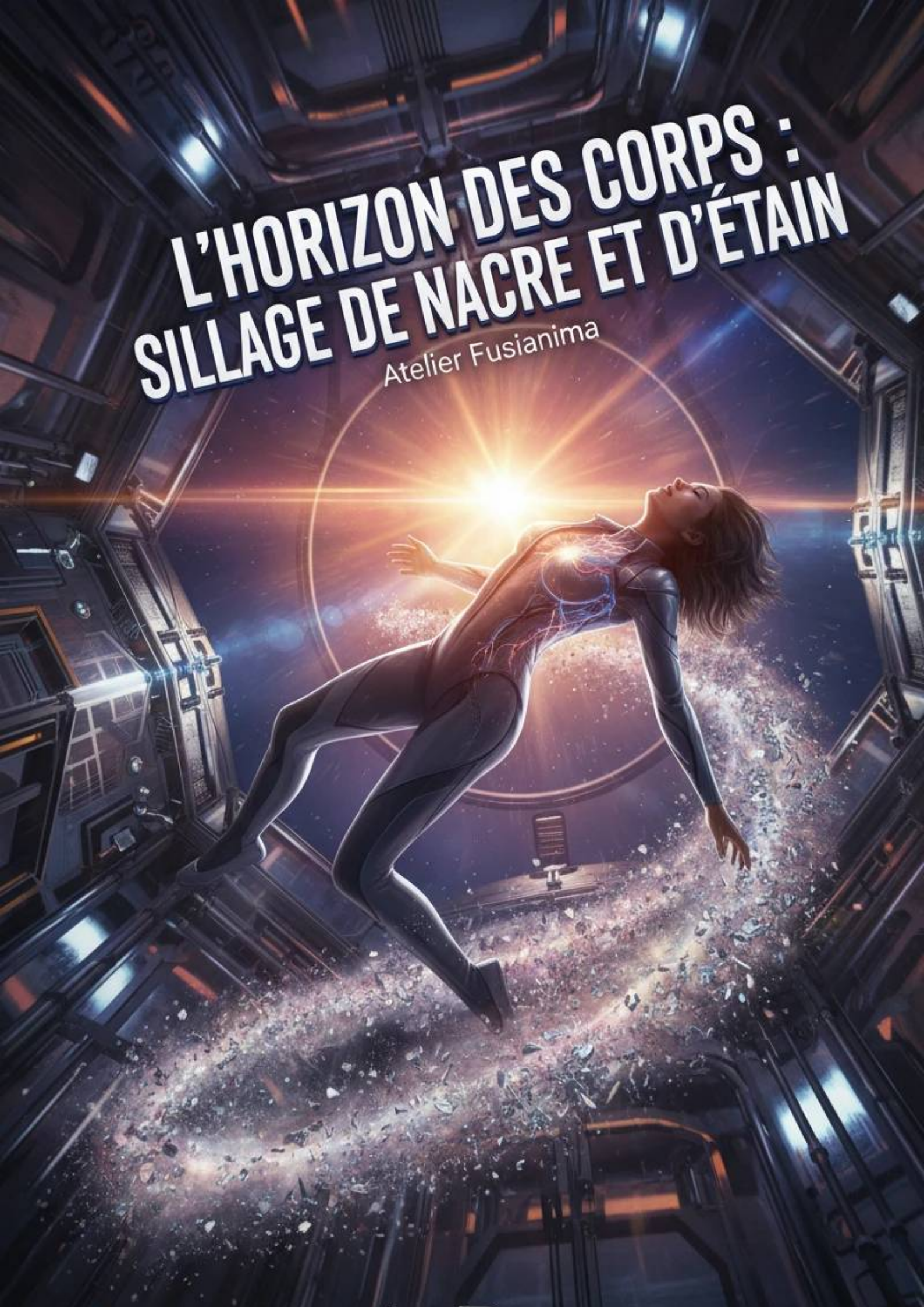


L'HORIZON DES CORPS : SILLAGE DE NACRE ET D'ÉTAIN

Atelier Fusianima



L'Horizon des Corps : Sillage de Nacre et d'Étain

Par Atelier Fusianima

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Orbite de la Peau	5
Chapitre 2 : Le Silence Magnétique	8
Chapitre 3 : L'Aquarium de Verre	11
Chapitre 4 : Gravité Zéro, Désir Infini	15
Chapitre 5 : Le Fantôme du Sol	18
Chapitre 6 : L'Éclat de la Nacre	21
Chapitre 7 : Le Regard de Velours	24
Chapitre 8 : L'Onde de Choc	27
Chapitre 9 : Nébuleuse de Sueur	31
Chapitre 10 : Confession Stellaire	34
Chapitre 11 : L'Inertie du Souffle	37
Chapitre 12 : La Parabole des Sens	40
Chapitre 13 : Frisson Cosmique	43
Chapitre 14 : Le Poids du Vide	46
Chapitre 15 : Incandescence Froide	49
Chapitre 16 : L'Interdit en Apesanteur	51
Chapitre 17 : Pulsars Intimes	54
Chapitre 18 : Le Miroir des Étoiles	58
Chapitre 19 : L'Extase de la Lumière	61
Chapitre 20 : Fluides Stellaires	64

Chapitre 21 : La Danse des Atomes	67
Chapitre 22 : L'Absolu Sensoriel	70
Chapitre 23 : Éclipse de Conscience	73
Chapitre 24 : Le Retour du Poids	76
Chapitre 25 : L'Infini Pour Seule Trace	79

Chapitre 1

L'Orbite de la Peau

Le vide n'est pas une absence. C'est une présence qui sature l'espace, une présence qui pèse, une pression inversée qui force mon sang à affluer là où la terre l'aurait sagement canalisé. Dans le silence pressurisé du module, débarrassée du poids, débarrassée des lois, je ne suis plus une scientifique aux certitudes d'acier. Je suis une interface nerveuse mise à nu. Une cartographie de désirs électriques flottant à quatre cents kilomètres de toute morale solide. Ma combinaison de bord, ce coton technique censé m'isoler du froid, est devenue une torture. Une membrane capricieuse. Une peau étrangère qui dérive à la surface de mon corps sans jamais s'y fixer tout à fait.

Chaque micro-ajustement de ma trajectoire entre les parois transforme le frottement du tissu contre mes mamelons en un embrasement. Je pivote. Le tissu glisse. Je m'arrête. Le tissu s'écarte. Puis il revient s'échouer contre le relief de mes hanches avec la lenteur d'une marée nocturne. La structure même de ma peau a muté ; elle est d'une porosité effrayante. Je ressens la vibration des ventilateurs comme un murmure sur mes cuisses. Un murmure qui ne s'arrête pas. Une caresse fantôme qui ne s'arrête jamais.

Je me dirige vers la Cupola, attirée par l'abîme qui défile sous nos pieds, ce gouffre de lumière où se reflète ma propre dérive. Là-bas, l'ombre est plus dense. Plus magnétique. Kenji est déjà là. Une silhouette immobile découpée par la lueur du Pacifique. Sa présence n'est pas un obstacle. C'est un catalyseur. Son regard possède une granularité physique qui achève de consumer mes dernières résistances. Dans cette bulle de verre suspendue au-dessus du monde, la pudeur s'évapore. Elle s'évapore comme l'eau dans le vide. Elle laisse place à une soif d'exister par le frisson, une urgence animale que seule l'apesanteur pouvait ainsi déchaîner.

Je m'accroche au rebord du dôme. Mes jambes flottent. Le frottement de l'entrejambe, accentué par un mouvement de bascule, envoie une décharge de chaleur jusqu'à la racine de mes cheveux. Je sens son souffle. Une pulsation à quelques centimètres de ma nuque. Une pulsation synchronisée avec le scintillement des villes, là-bas, si loin. Ici, mon corps n'est plus un outil. Il est une performance cosmique. Une vibration pure que le moindre battement de cils de Kenji semble capable de faire chavirer.

L'obscurité de la Cupola est une étoffe moirée, zébrée par les éclats d'un orage rampant sur l'Afrique. Je ne me retourne pas. Je devine ses pupilles dilatées. Je devine son attention sur ma peau dénudée aux poignets, à la naissance du cou. Le coton de mon t-shirt s'écarte de mon torse dans une courbe paresseuse. À chaque inspiration, il révèle le creux de mon ventre. À chaque inspiration, il expose le frémissement de mon nombril que l'air climatisé vient lécher avec une précision de glace. Je m'abandonne. Les muscles relâchés. L'étoffe glisse sur la pointe de mes seins. Elle insiste. Elle tire de ma gorge un soupir silencieux, une plainte étouffée par le ronronnement des turbines.

Kenji demeure un pôle immobile. Je sens la chaleur qui irradie de lui sans qu'aucune de ses phalanges ne frôle l'arc de mes reins. C'est une promesse de contact si dense qu'elle en devient douloureuse. La lumière cendrée de la lune dessine sur mes bras une texture de nacre. Chaque pore de mon épiderme est un récepteur assoiffé. Je déplace ma main vers la poignée de maintien. C'est un mouvement calculé. Le tissu du pantalon se tend contre la cambrure de mes fesses. J'offre à son regard ma propre vulnérabilité. Une reddition charnelle orchestrée dans le vide absolu.

Sous mes pieds, le globe défile comme une sphère de lait vitrifié. Mon univers se réduit à l'espace de quelques centimètres. Une zone de haute tension. Une zone où les molécules d'air vibrent d'un désir électrique. Une goutte de sueur perle à ma tempe. Elle refuse de tomber. Elle reste suspendue, globe de sel en dérive, avant de voyager

vers lui. Un trait d'union fluide entre nos deux solitudes. Je ferme les yeux. Je ressens le vertige. Ma respiration se hache. Elle suit le balancier de mes hanches flottantes. Je sens le velouté de ses doigts s'approcher. Il ne veut pas me saisir. Il veut cueillir la chaleur que mon corps exhale. Une offrande. Une simple offrande au cosmos.

Chapitre 2

Le Silence Magnétique

Le bourdonnement des systèmes de survie. C'est l'unique partition de mon isolement, une vibration de basse fréquence qui résonne jusque dans la moelle de mes os. Une vibration qui ne s'arrête jamais. Dans l'étroit boyau du module de transfert, l'air possède cette texture métallique, cette neutralité stérile qui s'épaissit à mesure que je dérive vers l'intersection. C'est là que le vide cesse d'être un espace pour devenir une substance.

Kenji est là. Il est ancré par une main négligente contre une poignée de maintien, son corps flottant dans une inclinaison parfaite qui défie ma perception de la verticale.

Le silence entre nous n'est pas une absence de bruit ; c'est une présence carnassière. Un prédateur tapi dans les quatre cents kilomètres de néant qui nous séparent de la croûte terrestre. Ses yeux, deux puits d'abysse derrière les hublots, captent ma trajectoire. Je sens le sang affluer à la surface de ma poitrine, marquant ma peau d'une rosée invisible sous le coton fin. Je ne peux pas freiner. L'apesanteur m'impose une lenteur obscène. Elle me condamne à glisser vers lui dans une chorégraphie dont j'ai perdu le contrôle.

À sa hauteur, l'étroussure du passage nous contraint à une promiscuité que la gravité aurait rendue banale. Ici, elle frise l'irrévérence. La chaleur de son torse irradie à travers les couches de tissu. C'est une onde thermique, une force capable de dissoudre les dernières certitudes de ma vie d'en bas, là où un mari attend mes rapports techniques dans le confort d'un lit immobile. Ici, chaque atome de mon être est devenu un récepteur. Je capte le moindre déplacement d'air provoqué par sa respiration. Un souffle court. Un souffle qui vient mourir contre le creux de mon cou.

Il ne bouge pas d'un millimètre. Pourtant, sa présence agit comme un aimant à la polarité inversée : elle m'attire au moment même où je cherche à m'extraire de son sillage. L'odeur de Kenji — savon neutre et cette note fauve, propre à l'effort contenu — s'engouffre dans mes poumons avec la violence d'une effraction. Dans ce contact qui n'en est pas un, où seules les fibres de nos vêtements se frôlent dans un murmure de soie et de nylon, je comprends que mon corps n'appartient plus à la science, ni à la fidélité. Il appartient à cette tension brute qui fait vaciller les étoiles.

Je continue ma route vers la Cupola. J'ai le dos brûlant de son regard fixe. L'air s'est raréfié entre nous. Il ne reste qu'une soif animale que le vide sidéral ne fera qu'amplifier.

Je franchis le dernier sas. C'est une glissade éthérée. Mes doigts effleurent les montants d'acier froid pour stabiliser une trajectoire que mon cœur a déjà abandonnée au chaos. L'obscurité de la Cupola m'accueille. C'est un sanctuaire de verre, une bulle de cristal suspendue au-dessus du néant. La courbure de la Terre s'y étire en un arc d'azur électrique, projetant des reflets saphir sur le métal brossé. Ici, le silence change encore de texture. Il devient une étoffe veloutée drapée sur ma peau. Il exacerbe mes perceptions au point que le frottement du tissu contre mes mamelons devient une caresse incendiaire.

Puis, le frémissement. Avant même que le reflet sur le polycarbonate ne le trahisse, je devine son ombre. Elle s'étire dans mon sillage, nappe de chaleur sourde qui aspire l'oxygène restant. Kenji ne s'approche pas. Il dérive jusqu'au bord de mon champ de vision périphérique. Il s'ancre. Une économie de mouvement qui souligne la puissance contenue de ses avant-bras. Le noir abyssal du cosmos sculpte les traits de son visage. Son regard est un point de fixation. Je sens sa brûlure jusque dans le creux de mes reins.

Sous l'effet de l'apesanteur, mon t-shirt remonte avec une lenteur indécente. Il dévoile

la cambrure de ma taille, cette courbe que la gravité, sur Terre, s'efforce de domestiquer. Je ne fais rien pour rabattre le vêtement. Au contraire. Je laisse mes bras flotter en croix. Je m'offre à l'immensité du vide et à la précision chirurgicale de son examen. Chaque pore de ma peau réagit à cette surveillance comme si ses mains me touchaient réellement. L'air est saturé d'électricité statique. C'est une tension si dense qu'elle fait vibrer les parois de la station. En bas, le monde continue sa ronde insignifiante. Il ignore tout de ce duel silencieux où la chair cherche sa propre vérité dans l'absence de poids.

Je tourne lentement sur moi-même. Un mouvement de gyroscope humain. Je lui fais face. Nos regards se soudent avec la violence d'une collision orbitale. Aucune pudeur. Seulement la reconnaissance mutuelle d'un appétit qui se nourrit de la distance. Une soif qui transforme le moindre souffle en une promesse de dévoration.

Ses lèvres s'entrouvrent à peine. Sa respiration se cale sur la mienne. Inspiration. Expiration. Je sens une onde de choc liquide se propager dans mes veines. Le désir est devenu une substance lourde, ferreuse. Elle m'ancre à la réalité de cet instant tandis que mon corps, lui, ne rêve que de se dissoudre dans l'obscurité de son sillage.

Chapitre 3

L'Aquarium de Verre

Le sas se referma. Un soupir pneumatique, puis rien. Le silence de la Cupola n'était pas une absence, c'était une épaisseur, une étoffe de nuit qui pesait sur ma peau à travers la maille trop fine de ma combinaison. Je me laissai dériver, les membres souples, jusqu'à ce que mes doigts effleurent le rebord de quartz de l'un des sept hublots, cette frontière transparente où l'immensité cessait d'être un concept pour devenir une morsure froide.

Sous mes pieds qui ne foulaient plus rien, la Terre. Elle se déployait dans un éclat de nacre et d'azur liquide, une sphère dont la courbure semblait palpiter sous le voile de l'atmosphère, épiderme de nuages fragiles qu'on aurait voulu déchirer pour en saisir la sève. Ce spectacle ne m'apaisait pas ; il creusait en moi une cavité, un écho sourd répondant au vide sidéral par une faim située bien au-dessous de mon plexus. L'apesanteur agissait comme un amant invisible, dénouant chaque muscle, libérant mes seins de la tyrannie du poids pour les laisser flotter vers le verre, cherchant une résistance, une limite, un point d'appui que l'univers refusait de m'offrir.

Puis, l'odeur. L'ozone, le métal recyclé, et cette empreinte musquée qui n'appartenait qu'à Kenji. Il était là, maintenu par une seule sangle de pied dans la pénombre du dôme, silhouette immobile observant une proie qui se savait épiée. Je ne me retournai pas, préférant sentir la brûlure de son regard sur ma nuque, là où mes cheveux s'animaient comme des antennes nerveuses. L'air entre nous s'épaississait, chargé d'une électricité statique qui faisait vibrer les membranes de mon cœur, me rendant brutalement consciente de ma propre nudité sous le tissu technique, une nudité offerte à sa contemplation sans qu'une seule parole n'ait encore troublé le ronronnement des turbines.

Ma main glissa le long de ma hanche. Le curseur de la fermeture éclair était un point de glace contre la pulpe de mon index, un contraste violent avec la chaleur qui commençait à irradier de mon ventre. Je le fis descendre d'un centimètre, puis deux, le petit sifflement du métal contre le plastique résonnant comme un aveu de reddition dans le silence de la station. Je voulais qu'il voie la naissance de ma gorge, le tressaillement de ma clavicule, cette interface humaine luttant contre la géométrie stérile et l'immensité sans vie.

Dehors, le soleil amorçait sa transition derrière le limbe terrestre. L'habitacle se remplit d'une lueur orangée, presque sanglante, qui soulignait les reliefs de mon corps en suspension comme on éclaire une sculpture de chair. Je n'étais plus une scientifique, plus une épouse, plus une citoyenne du monde ; je n'étais qu'un amas de terminaisons nerveuses en attente d'une fréquence, une intensité cherchant son amplitude dans le souffle calme de cet homme qui ne bougeait toujours pas. Le vide ne demandait plus à être comblé par des certitudes, mais par l'embrassement de cette tension pure, là où la peau devient la seule vérité tangible à quatre cents kilomètres de toute morale.

Le curseur poursuivit sa course vers mon nombril. Libéré de la pesanteur, le tissu ne s'affaissa pas, il s'écarta mollement comme les lèvres d'une blessure consentante. Sous le coton, ma peau réagissait à l'air recyclé de la station avec une acuité douloureuse, chaque pore s'ouvrant pour absorber le silence chargé de la Cupola. Mes seins s'élevèrent légèrement dans l'habitacle, leurs pointes durcies cherchant un contact, une friction, tandis que mon sang, affranchi de la gravité, reflua vers mon torse pour y dessiner une rougeur fébrile, transformant mon buste en une caisse de résonance où chaque pulsation semblait chercher un écho magnétique en lui.

Il ne fit pas un geste. Cette inertie était plus érotique qu'une caresse forcée, car elle m'obligeait à être l'architecte de ma propre exposition. Je dégageai mes épaules de la combinaison, laissant les manches flotter derrière moi comme des membres fantômes,

et je me tournai enfin pour offrir ma nudité partielle à l'ombre qui me dévorait. Ses yeux parcouraient la courbe de mes hanches avec une lenteur de géomètre, s'attardant sur le tressaillement de mon ventre qui se rétractait à chaque inspiration. Le contraste était total : derrière lui, la froideur des structures métalliques de l'ISS ; ici, la tiédeur moite de mon épiderme qui semblait irradier une incandescence organique défiant le noir absolu du cosmos.

Je fis glisser le reste de mon vêtement. Le froissement du textile contre le duvet de mes cuisses provoqua une décharge électrique, une sensation décuplée par cette hypersensibilité orbitale qui transformait le moindre effleurement en un événement sismique. La combinaison finit par dériver vers le plafond, masse informe de bleu marine, me laissant seule dans cet aquarium de quartz, offerte à la fois à l'homme et à l'infini. Je m'appuyai contre le rebord d'un hublot, le froid du verre saisissant mes fesses avec une brutalité qui m'arracha un soupir, un son guttural qui se perdit dans la ventilation ronronnante de la station tandis que ma nuque se rejetait en arrière, cherchant la Terre.

Kenji rompit enfin la distance. Il ne s'avança pas, il dériva, glissant jusqu'à quelques centimètres de moi sans jamais me toucher. La chaleur qui émanait de lui était une force d'attraction physique, un soleil noir faisant dresser les poils de mes bras et embuant le verre contre lequel j'étais clouée par le désir. Je pouvais deviner, sous le tissu de son uniforme, la tension de ses muscles et l'impatience de sa chair, ce désir contenu qui agissait sur moi comme une marée, me poussant à écarter les jambes pour laisser l'apesanteur explorer mon intimité. Dans ce silence de cathédrale technologique, l'odeur de nos corps saturait l'habitacle, un musc sauvage nous rappelant notre condition animale là où l'humanité avait cru s'affranchir de ses racines.

Je cherchai sa main, non pour la prendre, mais pour guider ses doigts vers la paroi glacée, là où l'ombre de mon corps se découpait sur l'Afrique qui défilait dans un embrasement d'or. Le contact ne vint pas sur ma peau, mais sur mon souffle, ses

lèvres s'approchant si près des miennes que je crus sentir le goût de l'oxygène pur qu'il rejetait, un baiser de gaz et d'écorce qui me fit fermer les yeux. Nous étions deux astres en collision lente, deux solitudes cherchant à se consumer avant que l'aurore boréale ne vienne lécher les vitres de notre sanctuaire, transformant notre étreinte en une symphonie de reflets verts et de sueur en suspension. Le vide extérieur n'était plus une menace, il était le témoin muet de cette transmutation où l'âme s'effaçait derrière le cri des terminaisons nerveuses enfin libérées.

Chapitre 4

Gravité Zéro, Désir Infini

La courbure de la Terre, cet azur insolent qui nargue le néant, inondait la Cupola d'une clarté de nacre. L'habitable était devenu un sanctuaire de verre où le temps n'avait plus de prise. Contre la paroi froide, mon corps flottait, libéré de l'oppression du poids. Libéré, mais enchaîné à une vibration sourde qui naissait à la base de mon échine pour irradier jusqu'à la pulpe de mes doigts. Le silence de la station était une matière dense, seulement troublé par le bourdonnement des ventilateurs. Ce bourdonnement, régulier, mécanique, charriait une odeur métallique et stérile, mais aussi l'électricité invisible qui crépitait entre Kenji et moi.

Au creux de ma clavicule, une perle de sueur venait de naître. Une sphère d'eau salée que la microgravité empêchait de couler. Elle restait là, tremblante, accrochée à ma peau devenue une interface hypersensible. J'observais Kenji. Sa silhouette n'était qu'une ombre magnétique découpée sur le noir de l'espace. Je savais qu'il regardait cette goutte. Je sentais son souffle se suspendre. Il suivait l'oscillation de ce fluide rebelle qui, peu à peu, se détachait de mon épiderme pour entreprendre son voyage solitaire.

Cette goutte était l'aveu brut de ma chair, un fragment liquide du désir qui tambourinait contre ma cage thoracique. Dans cet environnement où tout s'élève, mes certitudes de femme mariée s'effiloçaient comme des lambeaux de brume solaire. Ici, le vide sidéral encourageait une sensualité animale de sa main spectrale. Je ne cherchais plus à cacher le mouvement de ma poitrine. Mes pointes, durcies par le froid et l'adrénaline, dessinaient des reliefs impudiques sous le tissu fin de ma combinaison. À quatre cents kilomètres de la morale, seule la vérité organique conservait une quelconque gravité.

D'un geste lent, presque liturgique, je dégraffai le premier cran de mon col. J'offrais à l'obscurité, et au regard de mon observateur, la naissance de mon sein là où la peau est la plus diaphane. La perle de sueur dériva entre nous, cristal d'intimité flottant dans le vide. Kenji fit un pas imperceptible. Sa présence agissait comme un ancrage charnel au milieu de l'immensité. Nos mains ne se touchaient pas encore, mais l'espace qui nous séparait était saturé d'une promesse plus brûlante que l'entrée d'une capsule dans l'atmosphère. Je redoutais et j'espérais l'instant où la tension céderait.

L'orbe de sueur finit sa course erratique à quelques millimètres de son visage. Elle capta l'éclat bleuté d'un lever de soleil orbital qui incendiait soudain les vitres de la Cupola. Je retins mon souffle. Kenji avait les yeux dilatés ; il dévorait la trajectoire de ce sel liquide comme s'il s'agissait du dernier vestige d'humanité dans cet enfer de métal. Sous l'influence de la microgravité, l'air devenait une substance épaisse, un lubrifiant invisible portant mes effluves jusqu'à lui. Ses narines frémissaient, humant l'ozone mêlé à l'odeur de ma peau, cette fragrance de musc et de vie qui prenait ici une dimension sacrée.

Ma main remonta lentement le long de mon abdomen pour écarter les pans de ma combinaison. Je révélais la courbe de mes seins qui, libérés, semblaient vouloir s'épanouir vers lui. Le tissu technique, d'ordinaire si neutre, devenait une caresse abrasive. Chaque fibre provoquait une décharge électrique qui faisait tressaillir ma chair. Je n'étais plus une scientifique ; j'étais une particule en pleine fusion, un corps céleste dévié par l'attraction massive de cet homme. Kenji ne bougeait pas, mais je sentais l'intensité de son regard comme un contact physique, une pression thermique parcourant l'arc de mes hanches et la naissance de mes cuisses.

Le silence fut rompu par le gémissement lointain de la structure. Ce rappel que nous n'étions protégés du néant que par quelques millimètres de verre accentua la sauvagerie de l'instant. D'une poussée du bout des orteils, je comblai les derniers centimètres de vide. La chaleur irradiant de son corps vint lécher ma nudité. La goutte

de sueur, prisonnière entre nos deux poitrines, s'aplatit, s'étira, puis se scinda en une myriade de perles microscopiques qui vinrent s'écraser contre nous. Ce contact souda nos peaux avant même que nos mains ne s'en saisissent. Le monde d'en bas n'était plus qu'un souvenir délavé, une abstraction sans poids face à la réalité de son souffle dans mon cou.

Je fermai les paupières. Je m'abandonnai à cette chute libre intérieure en sentant ses doigts effleurer mes côtes. Un contact si ténu qu'il en devenait douloureux. Chaque pore de ma peau hurlait pour en obtenir davantage, pour que cette exploration se transforme en une conquête capable de me faire oublier mon propre nom. Dans cette danse sans appuis, où le haut et le bas s'effacent, nous n'étions plus que des énergies pures cherchant à se consumer. Son pouce remonta vers la pointe de mon sein. Dans cet univers de silence absolu, le bruit de ma propre respiration me parut plus assourdissant que le fracas d'un décollage.

Chapitre 5

Le Fantôme du Sol

Le dôme de verre de la Cupola n'était plus qu'une membrane translucide entre l'infini noir et le brasier de mes propres veines. Suspendue dans ce silence pressurisé, j'observais la courbure de la Terre, cette bille d'opale dont je m'étais extraite. L'écran de ma tablette projetait le visage de Marc. Il parlait d'une fuite d'eau dans la cuisine, de la grisaille de Seattle, de l'anniversaire de sa mère ; sa voix me parvenait comme un écho distordu, un signal émis depuis une dimension dont j'avais oublié les lois physiques.

Ici, à quatre cents kilomètres de toute terre ferme, mon corps ne pesait plus rien. Pourtant, la moindre parcelle de ma peau semblait lestée par une urgence nouvelle. Le tissu en Nomex de ma combinaison, d'ordinaire si fonctionnel, devenait un instrument de torture délicieux. Il froissait l'aréole de mes seins au moindre micro-mouvement, à la moindre inspiration. Je me tenais à une poignée métallique, mes jambes flottant librement, alors que le regard de Marc, à travers les pixels, cherchait une épouse que je n'étais déjà plus.

Dans l'ombre du module de jonction, juste au-delà du cercle de lumière de la tablette, je sentais la présence de Kenji. Il ne disait rien. Sa silhouette restait immobile, simple éclat sombre des yeux dans la pénombre, mais son attention pesait bien plus lourd que l'atmosphère de la station. Sa proximité agissait comme un conducteur électrique : l'air recyclé devenait une vapeur chargée d'ions. Je savais qu'il fixait la ligne de ma nuque, cette cambrure artificielle que l'absence de gravité imposait à mon dos. Cette certitude faisait affluer une chaleur pulsatile au creux de mes cuisses.

— Tu m'écoutes, Sarah ? demandait Marc.

Son visage était figé dans une expression de tendresse banale. Il ignorait tout du théâtre érotique qui se jouait dans ce dôme. Je murmurai une réponse évasive, mes doigts se resserrant sur le montant d'acier. Je laissais volontairement ma hanche pivoter vers l'obscurité où Kenji s'était tapi. C'était une trahison silencieuse. Une chorégraphie impudique où les mots tendres adressés au sol étaient contredits par la tension de mes muscles offerts à l'ombre. La sueur, ne pouvant couler, perla sur ma tempe en de minuscules globes de mercure. Ils emprisonnaient la lumière bleue de la Terre avant de se détacher pour errer dans l'habitacle comme des perles de désir liquide.

Le contraste était violent, presque obscène : d'un côté, la sécurité d'un foyer prévisible ; de l'autre, cette éclosion sauvage d'une sensualité libérée de toute entrave terrestre. Je dégraffai lentement le premier bouton de mon col en feignant un inconfort thermique. Mon regard ne quittait pas le point noir où Kenji respirait. Je voulais qu'il voie l'arc de ma gorge. Qu'il devine le frisson qui parcourait l'interface hypersensible de mon épiderme. Cet appel conjugal devenait une performance transgressive, un adieu charnel à la pesanteur morale de mon ancienne vie.

L'écran de la tablette vacillait. Cette pulsation bleue découpait les traits de Marc en une mosaïque de pixels tièdes. Il parlait encore, litanie de détails domestiques sur le jardin et les factures, mais le son n'était plus qu'une basse fréquence inaudible. Il était étouffé par le bourdonnement des ventilateurs et le tumulte de mon propre sang. Sous le tissu rugueux que je venais d'entrouvrir, l'air frais du module s'engouffra pour lécher la naissance de mes seins avec la précision d'une caresse interdite. En apesanteur, toutes les sensations sont amplifiées par l'absence de repères ; la peau ne supporte plus l'effleurement sans que le système nerveux ne s'embrase.

Kenji, dans son recoin d'ébène, fit un mouvement presque imperceptible. Je ne voyais pas ses mains, mais je devinais l'intensité de son attention à la façon dont le silence s'épaississait entre nous — une matière visqueuse et électrique reliant ma gorge

offerte à ses yeux invisibles. Je savais qu'il scrutait la perle de sueur qui, libérée de la pesanteur, refusait de couler et préférait danser sur le relief de ma clavicule. Un minuscule globe de sel et d'intimité brillant sous les étoiles. J'écartai un peu plus les pans de ma chemise, feignant de chercher un souffle plus pur, tandis que mes doigts frôlaient, comme par accident, le galbe de ma propre poitrine.

— Sarah ? Tu es sûre que ça va ? Tu es toute... rouge, s'inquiéta la voix de Seattle, à des milliers de kilomètres sous mes pieds.

Je ne répondis pas immédiatement. Je capturais la lumière de la Terre qui inondait la Cupola pour en draper ma nudité partielle. Je n'étais plus une épouse, je n'étais plus une astronaute ; j'étais une interface biologique vibrant dans le vide, un instrument de chair accordé sur une fréquence que Marc ne pourrait jamais capter. La cruauté du moment était exquise : la platitude d'un amour terrestre, lourd et prévisible, face à cette stase orbitale où respirer prenait des allures de délit. Mes muscles se contractèrent pour maintenir ma position, envoyant une onde de chaleur sourde jusqu'au creux de mes reins, là où le vêtement frottait encore, impitoyable.

Kenji se détacha enfin de l'ombre. Il glissa sans un bruit vers la bordure du dôme, ses pieds nus accrochés aux fixations murales comme un prédateur silencieux. Il ne me touchait pas, respectant cette loi non écrite de la station, mais son souffle sembla se mêler au mien dans l'air recyclé. C'était une intimité plus violente que n'importe quel contact physique. Je fermai les yeux, laissant l'image de mon mari se dissoudre dans le néant numérique. Je préférais me concentrer sur mon cœur qui cognait contre ma cage thoracique, comme s'il cherchait, lui aussi, à s'extraire de l'enveloppe charnelle pour rejoindre ce vide immense, brûlant et absolu.

Chapitre 6

L'Éclat de la Nacre

Le crissement du velcro déchira le silence pressurisé de la Cupola. Un son brutal, presque charnel, qui résonna contre les parois de polymère et de quartz. Sous mes doigts engourdis par une étrange fièvre, la fermeture éclair de ma combinaison de vol céda centimètre par centimètre, révélant d'abord le creux de ma gorge où ma pulsation battait un rythme sourd, avant de libérer l'arrondi de mes épaules que le vide semblait déjà vouloir aspirer. Dans cet habitacle suspendu entre l'abîme et l'aurore boréale, chaque mouvement se dilatait, transformant l'acte banal de se dévêtir en un rituel sacré : le coton bleu marine glissait sur mes hanches comme une mue devenue trop étroite pour l'immensité de mes désirs.

Je sentis le regard de Kenji, une présence magnétique tapie dans l'ombre du module de liaison, une ombre dont je devinais l'intensité du souffle à défaut d'en voir les pupilles dilatées. Il ne disait rien, mais son silence pesait plus lourd que toute la gravité terrestre. Il agissait comme un second derme frissonnant à la surface de ma nudité naissante, tandis que mon corps, libéré de sa prison textile, commençait à dériver doucement vers le centre de la bulle de verre. L'absence de poids modifiait la perception de ma propre chair. Mes seins s'élevaient, s'allégeaient, pointant vers les étoiles lointaines avec une insolence nouvelle, tandis que l'air recyclé de la station, frais et légèrement métallique, léchait mes flancs avec une précision quasi érotique.

La lumière de la lune, filtrée par les épaisseurs de verre blindé, nappa ma peau d'un éclat opalin, transformant chaque pore de mon épiderme en un récepteur hypersensible aux murmures du cosmos. J'écartai les bras, m'offrant totalement à cette clarté crue qui dessinait sur mon ventre des ombres mouvantes, une cartographie d'iridescence et d'argent que Kenji semblait dévorer du regard depuis son poste

d'observation. Je n'étais plus une scientifique, plus une épouse fidèle, plus une femme soumise aux lois de Newton, mais une entité purement sensorielle : une interface de chair vibrante dont la cambrure du dos répondait à la courbure de la Terre qui défilait, majestueuse et indifférente, quatre cents kilomètres sous la plante de mes pieds nus.

Dans cet isolement absolu, la conscience de mon sexe devint une brûlure sourde, un point de focalisation où convergeaient toutes les tensions de la station, chaque vibration des turbines semblant se propager jusque dans mes tissus les plus intimes. Je savais que Kenji observait le moindre tressaillement de mes muscles, la façon dont mes cuisses s'entrouvraient dans cette danse involontaire que dictait l'apesanteur, et cette certitude d'être vue, d'être le centre d'un univers réduit à deux âmes en dérive, exacerba mon abandon. Mes doigts effleurèrent mes côtes, une caresse exploratoire qui n'était pas destinée à moi-même mais à lui, une invitation muette lancée dans le vide sidéral où le plaisir ne demandait qu'à s'embraser sous l'éclat des astres.

Mes paumes, devenues étrangères à leur propre poids, descendirent la courbe de mes hanches avec une lenteur calculée. Chaque millimètre de contact arrachait un frisson électrique à la surface d'un derme que l'absence de gravité rendait incroyablement poreux. Dans cette stase orbitale, le sang semblait affluer différemment, gonflant la pulpe de mes doigts et la naissance de mes seins d'une turgescence sourde, tandis que je sentais mon centre de gravité s'évanouir, remplacé par une force centrifuge qui naissait au creux de mon ventre. Ma main s'attarda sur le mont de Vénus, effleurant à peine les poils fins que la lumière lunaire transformait en filaments d'argent — une caresse si aérienne qu'elle tenait plus du magnétisme que de la friction mécanique, créant un pont invisible entre ma chair et le regard de Kenji qui, je le savais, brûlait d'un feu froid à quelques mètres de là.

Il ne bougeait pas, silhouette d'ébène découpée contre l'appareillage complexe du module, mais l'air autour de lui semblait s'épaissir, chargé d'une tension ionique qui faisait se dresser les fins duvets de mes avant-bras. Je fermai les yeux pour mieux ressentir cette étreinte immatérielle, laissant ma tête basculer en arrière, mes cheveux

flottant autour de mon visage comme des algues sombres dans un océan de silence où seul le battement de mon propre cœur, amplifié par la structure de la station, me rappelait ma condition humaine. C'était une communion brutale : d'un côté, la perfection glaciale du vide sidéral derrière le quartz, et de l'autre, cette chaleur animale, presque moite, qui s'échappait de mes pores pour aller saturer l'habitacle de mes effluves les plus secrets, une signature biologique jetée au visage des étoiles.

Cette lueur lactée n'était plus seulement une réflexion lumineuse sur ma peau, mais devenait une substance vivante, un lait astral qui coulait sur mes courbes alors que je commençais à pivoter lentement sur moi-même, offrant à l'obscurité de la Cupola l'arc de mes hanches et la cambrure de mes reins. Sous nous, le limbe de la Terre s'embrasait d'un bleu électrique, une aurore d'albâtre qui venait lécher l'arrondi de mes fesses, soulignant chaque tressaillement musculaire d'un trait de lumière crue qui devait, pour Kenji, transformer mon corps en une carte de désirs inexplorés. Ma respiration se fit plus courte, plus rauque, le goût métallique de l'oxygène recyclé se mêlant sur ma langue à la saveur salée de ma propre excitation, tandis que je glissais une jambe entre mes mains, explorant l'intérieur de ma cuisse avec une audace que seule l'impunité de l'espace pouvait autoriser.

Je me cambrai davantage, une onde de chaleur liquide remontant le long de ma colonne vertébrale jusqu'à ma nuque, provoquant une cambrure si extrême que je crus un instant me briser contre l'infini. Mes doigts s'enfoncèrent enfin là où ma chair s'assombrissait, là où la peau, abritée par l'ombre de mon propre corps, réclamait son dû de plaisir dans une urgence qui effaçait toute notion de morale terrestre ou de protocole scientifique. Un gémissement, le premier, s'échappa de mes lèvres pour aller mourir contre la paroi transparente — un son minuscule perdu dans l'immensité mais qui, dans les oreilles de l'homme qui m'observait, devait résonner comme le cri d'une déesse s'éveillant enfin à sa propre démesure, seule et nue, suspendue au-dessus d'un monde qui ne comptait plus.

Chapitre 7

Le Regard de Velours

Le silence de la Cupola n'était jamais total. Il vibrait du ronronnement cyclique des ventilateurs, du cliquetis sec des relais, d'une orchestration de métal et de survie qui rendait l'abîme extérieur plus dense, plus présent. Suspendue dans cette bulle de verre, je laissais mes membres dériver. Je n'étais plus qu'une masse en suspension, un corps abandonné aux courants d'air tièdes qui léchaient ma peau encore moite, une nudité dictée par l'absence de poids. C'est là que je perçus, au-delà du reflet azuré de l'Afrique défilant sous mes pieds, une altération de l'ombre dans le module de liaison. Kenji. Une silhouette découpée au scalpel dans l'obscurité, dont seule la réfraction d'une diode sur son iris trahissait la présence, un point fixe dans ma dérive.

Un arc voltaïque parcourut mon échine, une secousse plus brutale que le rayonnement cosmique traversant le blindage. Mes doigts s'attardèrent sur la courbe de ma hanche. Ils s'attardèrent, pressèrent, explorèrent. Je ne cherchai pas le tissu de coton qui flottait à portée de main. Au lieu de cela, j'offris ma vulnérabilité à ce témoin d'ombre. Je cambrai les reins, lentement, laissant l'albedo de la Terre dessiner un sillage de métal liquide sur mon ventre. Ma respiration se fit plus profonde, plus hachée, chaque inspiration gonflant ma poitrine pour mieux l'exposer à ce regard qui, je le sentais, cartographiait chaque grain de ma peau. Dans ce sanctuaire de vide, mon impudeur n'était pas un outrage ; c'était une nécessité physique, une collision de matière face au néant.

Je fermai les yeux. Je savourai le vertige de le savoir ancré sur moi, là où la sueur perle en micro-sphères avant de s'envoler dans l'habitacle. Mes mouvements devinrent délibérément langoureux, liquides, presque mécaniques. Je passai une main dans ma nuque, relevant mes cheveux pour dégager la ligne fragile de ma gorge. La

tension entre nous était un câble de tension extrême, un courant magnétique qui abolissait les quatre mètres de vide. L'air recyclé devint un fluide lourd, électrique. À cet instant, à quatre cents kilomètres de toute juridiction humaine, je n'étais plus une scientifique en mission, mais un astre de chair en fusion, prisonnière de son puits de gravité.

Kenji ne rompit pas sa stase, mais je vis l'ombre de ses épaules se raidir, un basculement imperceptible de sa silhouette vers l'avant. Ce micro-mouvement agit comme une caresse tactile sur mes seins, une pression invisible qui fit pointer mes tétons au contact de l'air filtré. Je m'abandonnai à ce voyeurisme radical, jouant avec les éclats de la Cupola pour sculpter mon corps selon sa focale. Chaque torsion de mon bassin, chaque effleurement de mes cuisses, devenait une transmission chiffrée, une exploration où la gravité ne freinait plus l'ascension des sens. Sous nous, le monde tournait, dérisoire, tandis que le temps se cristallisait autour de ce regard-abîme qui me déshabillait plus sûrement que n'importe quelle main.

Une inclinaison de mes hanches m'entraîna vers la paroi de quartz. Mes seins frôlèrent la surface glacée du hublot. Le contraste fut un choc : le froid absolu du verre contre la chaleur pulsante de mon sang. L'air stérile me parut soudain chargé d'un musc d'ozone, une moiteur qui s'enroulait autour de mes chevilles. Mes doigts, explorateurs d'une géographie dont il possédait désormais la fréquence, s'égarèrent sur mes côtes, comptant chaque pulsation de mon cœur. Je savais qu'il observait ce frémissement, ce soulèvement rythmique de ma chair que la lumière crue d'un lever de soleil orbital commençait à dorer d'un éclat d'uranium.

La lenteur était mon arme. Une torture que je nous imposais dans le silence pressurisé de la station. Je ramenai mes genoux vers ma poitrine, me repliant en une masse compacte, avant de me déployer avec la grâce calculée d'un panneau solaire s'ouvrant au vide. Mes yeux cherchèrent son souffle dans le noir. Ma main descendit plus bas, là où la cambrure de mon rein se perdait dans l'ombre portée. Le contact de ma propre pulpe sur ma peau déclencha une onde thermique si vive qu'elle sembla consumer

l'oxygène. Chaque molécule d'air devint un baiser de foudre.

Le monde, cette sphère de nuages fuyant à huit kilomètres par seconde, n'était plus qu'une abstraction. Seule comptait la réalité brûlante de cette joute. Je me laissai dériver jusqu'à ce que mes talons touchent le rebord du module. Je m'offris, les bras en croix, fixée par le désir dans cette cathédrale de verre. Je vis alors l'éclat de ses phalanges, blanchies, serrant la main courante du sas avec une force qui témoignait de sa propre lutte. Cette tension, ce lien invisible qui nous soudait, possédait une densité plus réelle que la structure même de l'ISS.

Je basculai la tête en arrière, offrant ma gorge à l'obscurité, et je murmurai son nom. Un souffle, un simple mouvement de lèvres sans son, immédiatement absorbé par le ronronnement des turbines. Ce n'était pas un appel, c'était une reddition. La vibration de la machine se propagea dans ma colonne vertébrale, se confondant avec le frisson de mes caresses. Je sentais, avec une acuité insupportable, le poids de son regard peser sur mon intimité la plus brute, scellant notre pacte de solitude et de chair parmi les débris d'étoiles.

Chapitre 8

L'Onde de Choc

Voici une réécriture du texte, travaillée pour accentuer la ****respiration**** du récit, la ****répétition**** thématique de la dérive et la ****singularité**** de cette voix suspendue entre technique et pulsion.

Une bulle de silence. Suspendue au-dessus de l'abîme, la Cupola nous offrait le spectacle impudique d'une Terre drapée dans ses voiles d'azur. De l'autre côté des vitrages, l'obscurité sidérale pressait avec une force presque palpable. Sous ma combinaison de vol, que j'avais laissée entrouverte pour libérer la naissance de ma poitrine, ma peau n'était plus une enveloppe. Elle était devenue un capteur. Un capteur d'une précision dévastatrice.

Kenji était là, à moins d'un mètre. Il flottait avec cette grâce léthargique des corps libérés du poids. Son regard restait ancré sur la courbe de l'horizon, mais son ombre, longue et magnétique, étirait sa présence jusque dans mon espace vital. L'air recyclé nous entourait, chargé d'une odeur métallique et de la senteur boisée de son parfum. Malgré les filtres de la station, cette odeur s'engouffrait dans mes narines. Elle me faisait frémir. Secrètement. Rythmiquement.

Soudain, un tressaillement sourd. Une palpitation de la carlingue née des propulseurs de maintien. Le frisson a parcouru la station comme on remonte une colonne vertébrale d'acier. Ce micro-séisme a suffi à rompre l'équilibre de notre inertie. J'ai dérivé. Je me suis laissé propulser vers lui dans un mouvement de ballet aquatique que je n'ai rien fait pour corriger. Mon coude a d'abord rencontré son flanc. Puis ma

main, cherchant un appui illusoire, est venue s'écraser contre la chaleur de sa paume.

L'absence de gravité amplifie tout. Le moindre millimètre de contact devient une décharge. L'effleurement de nos épidermes a irradié, instantanément, jusqu'à la racine de mes cuisses.

Le souffle de Kenji s'est suspendu. Un vide acoustique s'est installé, où seul le battement de mon cœur, sourd, irrégulier, habitait encore la Cupola. Ses doigts ne se sont pas retirés. Au contraire. Ils ont esquissé un mouvement de repli — une hésitation de prédateur, ou d'amant — pour emprisonner les miens dans une étreinte de cuir et de soie. Sous la pulpe lisse de mes doigts, je sentais la texture granuleuse de ses callosités de pilote. Cette dualité sensorielle réveillait en moi une soif organique. Une faim de contact que mes années de fidélité terrestre n'auraient jamais cru possible. La chaleur de son corps filtrait à travers le nylon. Elle agissait comme un catalyseur, dilatant mes pupilles devant l'immensité du vide qui nous servait de témoin.

Je me suis surprise à cambrer le dos. Offrir plus de surface. Plus de peau. Mes yeux cherchaient les siens dans le reflet des vitres circulaires. Il ne me regardait pas encore, mais la tension de sa mâchoire trahissait l'onde de choc. À cet instant, l'idée de mon mari, de ma maison aux fondations de béton, de mes certitudes... tout s'est évaporé. Balayé par l'évidence de ce désir animal qui naît quand on n'a plus rien à perdre que l'instant présent. Ma respiration est devenue plus courte. Plus sonore. Un appel tacite dans ce sanctuaire de verre. Chaque atome de mon être réclamait l'abolition de la distance.

Ses yeux quittèrent enfin l'abîme pour se river aux miens. Deux perles d'obsidienne liquide reflétant la courbure de la Terre. Kenji ne parla pas. Ses doigts se refermèrent sur ma main avec une autorité tranquille. Dans cette absence de pesanteur, cette prise devint mon seul point d'ancrage dans l'univers. Sa paume était une fournaise. Un foyer de chaleur primitive contre la froideur technologique des parois. Son pouce

commença à tracer de lentes ellipses sur mon poignet. Mon pouls s'est emballé. Chaque pulsation résonnait contre sa peau comme un aveu.

L'oxygène recyclé semblait se liquéfier, devenant un nectar épais, presque sucré, que mes poumons peinaient à filtrer.

Je me laissai dériver davantage, guidée par cette force magnétique qui abolissait les lois de la physique et celles de la morale. Nos genoux se sont effleurés. Une rencontre de tissus techniques qui m'irradia d'un nouveau frisson électrique. Dans cet habitacle où le haut et le bas n'existaient plus, il était mon seul centre de gravité. Sa main libre s'éleva, avec la lenteur d'une méduse dans les courants abyssaux, pour venir frôler la naissance de mon cou. Le contact de ses phalanges contre ma gorge provoqua un spasme. Un gémissement étouffé qui se perdit dans le ronronnement des ventilateurs.

Le bleu cobalt de l'atmosphère baignait son visage d'une clarté surnaturelle. Je percevais l'odeur de sa peau : un mélange d'ozone et de sel. Un stupéfiant. Ma main, agissant d'elle-même, se posa sur son torse. Sous la combinaison, je sentis la fermeté de ses muscles et le rythme de son cœur, battant désormais à l'unisson du mien. L'isolement radical, ce silence assourdissant du vide, dépouillait tout. Il ne restait que l'urgence de la chair. La vérité brute d'un désir affranchi des pesanteurs.

Un dernier tressaillement de la station scella l'espace entre nous. Son souffle, chaud, vint mourir contre ma tempe. Mes cheveux flottaient autour de nos visages comme une auréole de soie sombre. Je fermai les yeux. Je m'abandonnai à la dérive. La pointe de son nez glissa le long de ma mâchoire. Une lenteur de supplice. À ce moment précis, j'aurais donné ma vie pour que ce contact ne s'interrompe jamais. Pour rester là, deux corps en orbite perpétuelle, consumés par une soif que seule l'immensité du cosmos pouvait contenir.

Ses lèvres effleurèrent le lobe de mon oreille. Le monde s'effondra. Sans fracas. Juste un soupir de plaisir pur, une onde de choc qui fit vaciller, jusqu'aux étoiles lointaines,

notre solitude enfin partagée.

Chapitre 9

Nébuleuse de Sueur

L'azur de l'Océan Pacifique léchait les parois de la Cupola, inondant le métal froid d'une clarté de saphir brut. Dans cet habitacle étroit, suspendu entre le néant et le monde, l'air possédait une densité nouvelle, chargée d'ozone et de cette odeur de métal chauffé propre au vide sidéral. Je m'agrippais aux poignées de l'exerciseur, mes jointures blanchies par l'effort, tandis que mes muscles se découpaient sous ma peau avec une précision anatomique presque indécente. **Une traction. Une expiration. Une autre traction.** Chaque mouvement contre les sandows de résistance arrachait un gémissement sourd à ma gorge, un son qui ne s'évaporait pas, mais semblait ricocher contre les vitres de quartz avant de mourir dans le silence pressurisé de la station.

Kenji était là. Il était là, immobile, ancré par une unique sangle au niveau de la taille, comme une idole de bronze dans la pénombre du module de jonction. Son regard ne quittait pas la ligne courbe de mon dos, là où la cambrure se faisait la plus exigeante, la plus vulnérable aussi. **Il regardait mon effort ; il regardait ma peau ; il regardait l'abandon de ma posture.** Il ne m'aidait pas, il ne parlait pas ; il se contentait d'être le témoin de cette métamorphose charnelle, validant par sa seule attention la réalité de mes membres qui s'étiraient dans l'éther. À 400 kilomètres au-dessus des certitudes de mon mariage, ma fidélité s'effilochoit. Ici, je n'étais plus une épouse. Ici, je n'étais plus une scientifique. Ici, j'étais un corps en état d'alerte, une interface de chair vibrant sous la caresse de la lumière solaire.

La sueur ne coulait pas le long de mes tempes ; elle ignorait la gravité. Elle naissait en perles de cristal, des sphères d'humidité saline qui restaient suspendues à la racine de mes cheveux, palpitant au rythme de mes pulsations cardiaques. **Inspirer le sel.

Expirer la chaleur.** Une de ces gouttes se détacha de mon front, dérivant avec une lenteur de méduse vers l'obscurité, brillant comme un diamant de suinte. Je la regardai s'éloigner, sentant la chaleur de mon métabolisme irradier, créant une nébuleuse de moiteur dont Kenji aspirait chaque émanation avec une régularité de métronome.

Je lâchai soudain les poignées. L'apesanteur reprit ses droits. Mon corps dériva, pivotant sur lui-même dans une lenteur chorégraphiée par le vide. Mes cheveux, libérés, flottaient autour de mon visage comme des filaments de soie sombre. Dans ce flottement absolu, je n'avais plus de haut, plus de bas, seulement la conscience aiguë de ma peau qui brûlait, assoiffée d'un contact que le vide me refusait. Je savais que Kenji observait le soulèvement erratique de mes seins sous le lycra humide, le frisson qui parcourait mes cuisses découvertes. Cette certitude agissait comme une caresse invisible. **Une caresse de lumière. Une caresse de silence.**

Le silence de la station était devenu un bourdonnement électrique, une vibration sourde qui remontait de la structure même de l'ISS pour s'insinuer dans mes os. J'ouvris les yeux et croisai le regard de Kenji, dont les pupilles dilatées reflétaient l'immensité de la Terre. À cet instant, l'exhibition de ma fatigue devenait ma seule vérité. Je n'étais plus en mission, j'étais en éveil. Chaque pore de ma peau hurlait son existence au milieu de ce désert de métal. Kenji s'approcha, glissant dans l'air comme un prédateur. Il s'immobilisa à quelques centimètres, sa proximité dégageant une chaleur animale qui luttait contre la climatisation stérile.

Le silence n'était plus une absence de bruit, mais une matière dense. **Mon pouls cognait. Ses narines frémissaient. Mon souffle se brisa.** Une sphère de sueur vint se poser sur ma lèvre supérieure ; je ne l'essuyai pas, préférant goûter l'amertume de ma propre ardeur sous son regard. Kenji baissa les yeux vers le galbe de ma taille, là où le tissu technique révélait chaque frémissement de ma respiration diaphragmatique. Dans cet espace confiné, l'observation était une caresse tactile.

— Tu brûles, murmura-t-il.

Sa voix n'était qu'un souffle rauque, une onde de choc thermique qui fit s'iriser le duvet de mes bras. Je pivotai lentement, mes hanches décrivant une ellipse lascive dans l'éther, pour faire face à la Cupola. La Terre baignait mon corps nu de reflets irréels, soulignant l'arc de mes reins et la pointe durcie de mes seins. J'offrais ce spectacle à l'homme derrière moi. ****Plus de protocole. Plus de promesses. Rien que le vrombissement du sang.**** Kenji tendit la main, sans jamais rompre le pacte du non-contact, suivant à distance les contours de ma silhouette. La distance entre sa paume et ma peau n'était qu'un millimètre de vide brûlant. Je renversai la tête, laissant ma gorge s'offrir aux étoiles, tandis que ma respiration se mêlait au murmure des turbines. Ici, à la frontière du monde, nous n'étions plus que deux souffles synchronisés dans une exhalaison d'ébène et de saphir.

Chapitre 10

Confession Stellaire

L'obscurité de la Cupola n'est jamais totale ; elle est une encre saturée. Saturée de l'Océan Indien qui défile quatre cents kilomètres plus bas, saturée des reflets bleutés qui lèchent mes pieds suspendus. Ici, le silence n'est pas une absence. Le silence est une vibration, un bourdonnement mécanique, une pulsation sourde qui s'accorde au rythme de mon propre sang contre mes tempes. Sous le coton fin de ma combinaison, mes mamelons cherchent un contact que l'apesanteur leur refuse. Ils pointent, impudiques, libérés des contraintes terrestres, sensibles à la moindre molécule d'air recyclé. Ma main s'égaré sur la poignée de maintien. L'aluminium est froid. Un froid brutal. Un froid qui tranche avec la moiteur naissante à la commissure de mes cuisses, là où le système de ventilation ne parvient plus à rafraîchir la peau.

— « Ici Station, contrôle de la Cupola. Kenji, est-ce que tu reçois mon signal ? »

Ma voix me revient. Amplifiée par le casque. Plus basse. Plus rauque. Chargée d'une intention que les manuels de vol n'ont jamais répertoriée. Dans l'écouteur, le grésillement de la statique précède son souffle. Un souffle presque imperceptible, un rythme qui fait se cabrer les pores de ma nuque.

— « Je vous reçois cinq sur cinq, Elena, » répond-il. Son ton est d'une neutralité de façade, une neutralité qui ressemble à une caresse. « Les capteurs indiquent une montée en température inhabituelle dans votre secteur. Les niveaux de... friction semblent dépasser les normes de sécurité. »

Une décharge parcourt ma colonne vertébrale. Je me laisse dériver vers le centre du dôme, le corps en extension maximale. J'offre ma silhouette à la caméra thermique. Je

sais qu'il fixe l'écran au centre de contrôle. Je sais ce qu'il voit : une silhouette de chaleur pure, des taches de rouge vif là où mon désir s'accumule. Une carte topographique de mon agitation charnelle se dessine, en temps réel, sur ses moniteurs. Dans cet écrin où le temps se dilue, ma main glisse le long de la fermeture Éclair. Je cherche la fraîcheur du vide derrière l'épaisseur du quartz. Chaque centimètre de mon épiderme, sevré de pesanteur, s'éveille au moindre souffle expulsé par les bouches d'aération.

— « La valve de décompression semble... grippée, Kenji, » murmuré-je. Le bout de mes doigts effleure le curseur métallique. « J'ai besoin de libérer la pression interne avant que le système ne sature. Les protocoles suggèrent une ouverture progressive, n'est-ce pas ? »

Le silence est lourd. Un vide plus dense que l'espace. Je l'imagine, le regard rivé sur la courbure de mes hanches qui ondulent pour maintenir ma position, un mouvement fluide, orbital, lent. Le métal de la fermeture descend. Un crissement sec. Quelques centimètres. La naissance de ma gorge apparaît. Une goutte de sueur, ronde, parfaite, y reste suspendue. Elle vibre au rythme de mon cœur sans jamais couler.

— « Affirmatif, Elena, » reprend sa voix. Elle est sombre, désormais. Dépouillée du vernis professionnel. « Procédez à l'ajustement. Je surveille la télémétrie. Ne vous précipitez pas... Chaque millimètre de... dégagement doit être validé visuellement. La structure est sensible aux chocs thermiques. »

Ses mots sont des ordres. Une invitation à l'exhibition la plus pure. La science devient le masque de notre déviance. Je saisis le bord du tissu. Je sens la rugosité de la fibre contre la pulpe de mes doigts. J'écarte lentement l'étoffe. Je laisse le vide de la Cupola lécher ma peau nue. J'offre au regard lointain de cet homme le spectacle d'une femme qui se réapproprie sa chair, à l'abri du monde, sous l'œil brûlant de la technologie.

Le coton technique glisse sur la nacre de mes épaules. L'absence de gravité n'affaisse

pas mes seins ; elle les exalte. Elle les rend plus ronds, plus offerts au vide sidéral. Sous l'éclat azuré de la Terre, ma peau devient opaline. L'air stérile de la station vient mordre le relief de mes mamelons durcis. Je sens le poids de son regard à travers l'objectif. Une présence invisible. Tangible. Un scalpel de lumière qui parcourt mon torse.

— « Le contraste est saisissant, Elena, » murmure-t-il. Je perçois le grain de son désir. « Votre signature thermique sature le spectre infra-rouge. Le rouge s'intensifie. Il envahit l'écran. Comme si votre sang cherchait à s'échapper de votre peau. »

Je détache mes pieds. Je dérive dans une lente rotation. Les bras en croix. Le dôme de verre est mon seul horizon. Abandon total. Vulnérabilité sublime. Chaque battement de mon cœur résonne dans la carlingue. Une onde de choc minuscule qui fait tressaillir les globules de sueur à la lisière de mon intimité. Je porte une main à ma cuisse. Je remonte le long de l'aine. J'écarte le dernier rempart de tissu. Ma propre chaleur contraste avec la froideur des consoles.

— « Je perds la synchronisation, Elena... je dois... recalibrer mon focus, » reprend-il. Son souffle est saccadé dans mon oreille. « Ne bougez plus. Restez dans cet angle. Que je puisse analyser la texture de cette... anomalie. »

Le silence revient. Saturé d'électricité statique. Je ferme les yeux pour ressentir l'absence de poids. Je ne suis plus qu'une interface de chair face à l'immensité. Je glisse deux doigts sous la bande élastique. Je les enfonce doucement dans la soie de mes profondeurs. L'image de Kenji, à des centaines de kilomètres, est mon unique ancre. Ici, l'exhibition est une offrande. Une communion sauvage entre le métal, le vide et la brûlure de mon sexe qui réclame, par le grésillement de l'intercom, la validation de son existence.

Chapitre 11

L'Inertie du Souffle

Voici la version réécrite pour publication, optimisée pour souligner la tension organique et le rythme respiratoire, conformément aux directives de l'édition.

La pénombre de la Cupola n'était pas un vide, mais une étoffe. Un velours bleuté, une masse d'ombre où les pulsations de la Terre, quatre cents kilomètres plus bas, ne parvenaient plus qu'en échos chromatiques. Je flottais, les genoux ramenés contre la poitrine dans cette posture fœtale que l'absence de poids impose comme une évidence, quand j'ai perçu le premier frémissement de l'air.

Kenji ne faisait aucun bruit. Dans l'ISS, le silence est un mensonge tissé par le ronronnement des turbines, mais là, dans ce dôme de verre suspendu au-dessus du néant, sa présence s'annonçait par un simple déplacement moléculaire. Une onde de chaleur infime, presque une rumeur thermique, qui venait lécher la nacre de mon épaule dénudée.

Sous mes paupières closes, je devinais le sillage de sa dérive. Il y avait dans l'oxygène recyclé une perturbation invisible qui charriait vers moi l'odeur de sa peau — ce mélange d'ozone métallique et de sel humain, si dense, si proche, qu'il semblait vouloir me vêtir d'une seconde écorce. Il s'immobilisa à une distance indécente. Là où nos champs électriques se confondent sans que les chairs ne s'unissent. Là où le rayonnement de sa masse devenait ma seule boussole. Je refusais d'ouvrir les yeux, préférant cette cartographie aveugle où chaque pore de ma peau s'éveillait comme un capteur hypersensible, un récepteur avide captant le moindre battement de son cœur à

travers la mince pellicule de l'air stationnaire.

Le souffle de Kenji. Lent. Régulier.

Il vint mourir contre le creux de mon cou, une caresse de gaz chaud qui fit se dresser le duvet de ma nuque avec une violence délicieuse. C'était une pénétration atmosphérique. Une intimité forcée où chaque expiration qu'il rendait devenait l'inspiration que je lui volais. Nous créions un circuit fermé, un cycle de survie érotisé par l'exiguïté du dôme. Je sentais la tension de ses muscles, l'arc de son corps flottant parallèlement au mien : une ombre magnétique dont l'attraction surpassait celle de la planète bleue qui défilait, silencieuse et lointaine, sous nos pieds invisibles.

Rien ne bougeait, et pourtant, tout en moi chavirait. C'était une chute libre où l'absence de contact physique agissait comme un amplificateur de fréquence. Sa main devait être là, suspendue à quelques millimètres de ma hanche ; je pouvais presque lire la chaleur de sa paume à travers le tissu fin de ma combinaison, une promesse de poids dans un univers qui n'en connaissait plus. Nous étions deux astres captifs de leurs propres orbites, liés par une gravité nouvelle, une force primordiale qui transformait le simple fait de respirer le même oxygène en un acte de dévotion charnelle.

Le silence de la station s'effaçait derrière la symphonie sourde de mon propre sang battant contre mes tempes. À cet instant, l'absence de contact devenait une torture plus raffinée que n'importe quelle étreinte. Chaque millimètre séparant ma hanche de son bassin se chargeait d'une électricité statique presque douloureuse. Mon épiderme, sevré de pesanteur et affamé de sensations, s'éveillait en une constellation de terminaisons nerveuses affolées. Dans cet habitacle de verre où le temps s'abolit, le battement de son pouls résonnait dans l'interstice ténu entre nos flancs — une percussion sourde qui cadencait ma dérive, transformant ma peau en une carte stellaire où chaque frisson traçait une nouvelle route vers l'abandon.

Kenji persistait dans cette immobilité de dévot, mais son regard parcourrait les courbes de mon corps avec la précision d'un scalpel de lumière. Sous l'éclat bleuté de l'Océan Pacifique qui glissait sous nous, ma combinaison semblait s'évaporer. Je me cambrai légèrement, offrant à sa proximité le creux de mes reins et le soulèvement de ma poitrine. L'air s'épaississait, saturé par la moiteur de nos souffles mêlés, une vapeur d'intimité qui se cristallisait sur les parois froides de la Cupola. C'était une parade nuptiale de particules, une collision de désirs dans un accélérateur de solitude.

Une goutte de sueur, perlant à la lisière de mes cheveux, se détacha pour entamer son errance sphérique. Un joyau de sel flottant entre nos visages. Nous la regardâmes dériver, trait d'union liquide entre nos deux faims, avant qu'elle ne vienne s'écraser sur l'aura de chaleur qui nous soudait l'un à l'autre. Je fermai les yeux, ivre de cette pesanteur de l'âme, tandis que je percevais l'infime déplacement de l'air provoqué par ses lèvres s'approchant de mon oreille, sans jamais l'effleurer.

Son murmure. Sa respiration. Une promesse de feu dans la nuit absolue. Une caresse de gaz noble qui me fit frémir jusqu'à la moelle, me rappelant que si la terre était loin, ma propre chair n'avait jamais été aussi brûlante, aussi vivante, aussi désespérément offerte.

Chapitre 12

La Parole des Sens

Sous le dôme de la Cupola, l'univers n'est plus une théorie. C'est une pression. Une pression contre mes tempes, une pression contre mes certitudes de femme de science. À quatre cents kilomètres au-dessus des draps froissés de ma vie terrestre, la pesanteur a cessé d'ordonner mes fluides. Mon sang bat une mesure nouvelle. Il bat plus lourd. Il bat plus fort. Il bat contre les parois de mes artères avec une urgence indécente. J'inspire l'air sec, cet oxygène recyclé qui possède désormais la texture d'une soie brute sur ma nudité dissimulée. J'expire le silence de la station.

Kenji est là. Kenji est une ombre ancrée contre une console. Seul l'éclat ambré de ses pupilles trahit sa vie, captant les reflets de l'aurore boréale qui rampe sur le limbe terrestre. Entre nous, le silence n'est pas un vide. C'est une matière. C'est un conducteur. J'observe mon désir comme une biologiste observe une culture en croissance : avec une précision clinique, mais un souffle qui se brise. Ma respiration, que je tente de discipliner, finit par me trahir. J'écarte lentement les jambes dans ce flottement gracieux, sentant le coton froter contre mon intimité avec une netteté que la gravité m'aurait volée.

La courbure de la Terre défile à huit kilomètres par seconde. Huit kilomètres de bleu, huit kilomètres d'azur électrique. Je dézippe le curseur métallique de mon haut. Un geste millimétré. Le bruit de la crémaillère résonne comme une déflagration dans la coupole. C'est la rupture. C'est la fin du protocole. Je me regarde dans le reflet de la vitre : mes seins s'élèvent, libérés, cherchant à rejoindre le noir abyssal. Leurs pointes durcissent sous le frisson thermique. L'adrénaline inonde mon système, non plus comme une donnée, mais comme un poison délicieux.

Le regard de Kenji ne dévie pas. Il est le point fixe. Il est la constante. Je sens la montée du cortisol, la moiteur à la racine de mes cheveux, mais l'impulsion biologique est désormais trop puissante pour être contenue dans un rapport de mission. D'un mouvement de hanche, je dérive vers lui. Je dérive vers son examen silencieux. Le magnétisme animal de sa présence m'attire plus sûrement que la force d'attraction de la planète qui fuit sous nos pieds.

Une goutte de sueur se détache. Une perle parfaite. Elle voyage lentement, capte la lumière des villes lointaines, puis s'écrase, tiède, sur la joue de Kenji. C'est le premier contact. Une osmose liquide. L'habitable devient un sanctuaire. Mes doigts frôlent le bord de ma culotte. La chercheuse s'efface. La femme de données s'efface. Il ne reste qu'une créature de nerfs, prête à se consumer.

L'élastique cède. Ma nudité en apesanteur est conquérante. Sans le poids de l'atmosphère, ma chair s'épanouit, occupe l'espace, s'offre à la lumière crue des étoiles. Kenji tressaille. Une micro-réaction. Une donnée de succès. Le silence de la station est maintenant saturé par le bourdonnement des ventilateurs, un ronronnement mécanique qui souligne la fragilité de nos souffles courts. Respirer devient un effort. Respirer devient un acte.

Je plonge deux doigts dans la nacre de mon sillage. La chaleur biologique m'envahit. En apesanteur, la turgescence est constante, les muqueuses sont à vif. Chaque effleurement est une décharge électrique. Je ferme les yeux pour ne plus voir que le rouge de mes propres vaisseaux. Je sens la signature thermique de Kenji. Il se rapproche sans me toucher. C'est une torture de précision. C'est l'instant où ma raison abdique.

Sa main s'arrête à quelques millimètres de ma cuisse. Je perçois le déplacement d'air. Je ne suis plus une scientifique observant un phénomène, je suis le phénomène. Une nébuleuse de désirs dans une carlingue d'aluminium. Mes doigts s'enfoncent. Ils explorent la texture brûlante de mon sexe. Un spasme me fait pivoter sur mon axe.

Mes cheveux flottent comme une méduse de jais. La sauvagerie de l'instant percute la haute technologie des instruments.

J'accélère. Je n'étouffe plus mes gémissements. Je m'offre au regard de cet homme qui est mon seul horizon. Je vois sa gorge se nouer devant mes lèvres charnues, baignées dans la fluorescence bleutée du Pacifique. L'orgasme n'est pas une chute. C'est une ascension. Chaque cellule de ma peau veut se détacher, fusionner avec le métal, avec le verre, avec l'ombre de Kenji. Je suis une explosion de vie dans le silence éternel. Ici, la morale n'a plus de prise. Ici, il n'y a plus que la splendeur obscène de notre condition animale en exil. J'inspire une dernière fois le vide. J'expire l'absolu.

Chapitre 13

Frisson Cosmique

L'air recyclé de la station portait ce goût de métal froid, d'ozone oxydé et de fatigue stérile. Sous ma combinaison de refroidissement, ma peau brûlait. C'était une fièvre que les capteurs télémétriques ne sauraient interpréter, une chaleur sourde contre le textile technique. Dans le dôme de la Cupola, l'obscurité n'était jamais totale. Elle était une nappe d'obsidienne pailletée de diamants bruts. Un gouffre. Un gouffre magnifique qui semblait aspirer mon souffle à travers les sept hublots de quartz. Je sentais chaque pore de mon corps s'ouvrir, s'offrir au vide. Quelques centimètres de paroi seulement. La peur de la décompression mutait en une décharge d'adrénaline pure, presque insoutenable.

Kenji se tenait dans l'ombre du sas. Sa silhouette n'était qu'une découpe sombre sur le bleu électrique de l'horizon terrestre. Il ne disait rien. Je percevais pourtant la lourdeur de son attention, cette vibration silencieuse qui me frôlait comme une main invisible tandis que je vérifiais les joints de mes gants. L'apesanteur faisait flotter mes cheveux en une méduse de soie brune. Chaque mouvement de mes hanches pour me stabiliser dans les sangles devenait une ondulation. Une chorégraphie dictée par l'absence de poids. Je savais qu'il observait la cambrure de mon dos. Il regardait la manière dont le tissu épousait la naissance de mes fesses, là où la gravité ne pouvait plus tricher.

Le silence entre nous était une matière. Un fluide dense dans lequel nous nagions tous les deux, suspendus à 400 kilomètres au-dessus des lois morales. Je ralentis mes gestes. Mes doigts s'attardèrent sur le col en polymère de ma sous-combinaison. Je sentais le battement de mon pouls contre le matériau rigide. C'était une provocation muette. Une offrande jetée à la face de l'infini. Nos regards se croisèrent dans le reflet

du dôme ; ses yeux étaient deux puits de désir retenu. Un miroir. Ma propre soif de vie s'y amplifiait, rendue féroce par la proximité du vide.

Une pulsation. Un bourdonnement venant des systèmes de survie rythmait la montée de la chaleur dans mes veines. Je détachai lentement une boucle. Je libérai ma poitrine de la contrainte du harnais. L'air frais de la cabine mordit ma peau dénudée. Dans cet habitacle exigü, chaque centimètre carré de chair devenait une interface. Un récepteur captant la tension de Kenji. Il fit un pas en avant. Il brisa la distance de sécurité. Son ombre enveloppa la mienne alors que la Terre basculait dans la nuit, nous laissant seuls dans l'écrin de velours du cosmos.

Le souffle de Kenji ricochait sur la nacre de mon épaule. C'était une caresse physique, malgré le ronronnement des ventilateurs. Sans le poids du monde pour m'écraser, chaque afflux sanguin vers la surface de ma peau devenait une onde consciente. Une onde de chaleur liquide. Mes mamelons durcirent sous la morsure de l'air recyclé, pointant avec une insolence nouvelle à travers la dentelle noire glissée sous ma tenue de vol. Un secret de soie désormais révélé à son regard.

Il ne bougea plus. Son intensité agissait comme une force gravitationnelle, capturant mes mouvements dans son orbite. Kenji tendit une main. Il ne me toucha pas, mais saisit la poignée de maintien juste au-dessus de ma tête. Sa paume effleura mes cheveux en apesanteur. Ils dansaient autour de son poignet comme des filaments de nébuleuse. Le contraste était total : le métal froid de la structure contre l'incandescence de son corps. Ce court-circuit sensoriel me fit cambrer les reins. J'offris ma gorge à la pénombre de la Cupola.

À travers les hublots, la ligne du terminateur balayait les océans. Une frontière d'or et de ténèbres. Elle reflétait mon état : oscillant entre la discipline rigide de la mission et l'éveil sauvage d'une féminité muselée. Ma respiration se fit plus courte. Plus sonore. Un rythme saccadé. Ses yeux s'attardèrent sur la courbe de mon sein libéré, là où l'ombre des structures de l'ISS dessinait des arabesques mouvantes. C'était une parade

nuptiale sans paroles. Une communion interdite. Chaque millimètre de distance augmentait la charge érotique du vide. L'air devenait trop dense pour être inhalé.

Je posai ma main sur son torse. Je sentis, à travers le tissu épais, le martèlement furieux de son cœur. Un écho sauvage à ma propre dérive. Nos regards s'ancrèrent. Nous étions soudés par une promesse : si le vide devait nous aspirer lors de la sortie imminente, ce serait avec le souvenir brûlant de cette électricité. Il inclina la tête. Son visage s'approcha du mien jusqu'à ce que nos souffles se mêlent. Une fusion gazeuse au milieu du néant. Ses doigts vinrent enfin frôler la bordure de mon vêtement. Le pacte était scellé dans l'obscurité étoilée.

Chapitre 14

Le Poids du Vide

Le silence de la Cupola n'est pas une absence de bruit. C'est une vibration. Une vibration sourde, le pouls mécanique de l'ISS qui résonne jusque dans la pulpe de ses doigts. Suspendue dans cet écrin de verre, elle flotte à l'épicentre d'un néant liquide. Sous ses pieds, la Terre défile, joyau d'azur lointain. L'apesanteur a aboli les certitudes. Sa propre chair se détache de son squelette, cherche une dérive, une expansion que seule l'obscurité autorise. Sa combinaison, d'ordinaire une seconde peau, devient une entrave abrasive. Une insulte à la sensibilité de ses pores qui s'ouvrent, un à un, au baiser du vide.

Le geste est lent. Le geste est liturgique. Elle défait les attaches, laisse le tissu s'écarter pour révéler la nacre de son ventre. La lumière du soleil levant, filtrée par les hublots, vient lécher sa peau de reflets ambrés. Sans la gravité, ses seins s'élèvent. Ils pointent vers les étoiles, fragiles. Ses cheveux s'éploient, méduse de jais dans la clarté crue. Elle respire. Elle respire l'odeur de l'ozone et celle, plus âcre, de sa propre peau longtemps confinée. L'image de Kenji s'impose alors. Une onde de choc thermique. Cette chaleur dorée qui brûle ses flancs n'est plus le rayonnement solaire ; c'est la paume de l'astronaute, glissant avec une lenteur calculée le long de ses hanches.

Ses doigts trouvent le chemin de ses côtes. Elle suit le relief de chaque os. Géologie d'une terre vierge. La sensation est vertigineuse : chaque effleurement déclenche un tressaillement, une ondulation fluide. En orbite, le plaisir ne tombe pas. Il rayonne. Il irradie. Elle laisse sa main descendre plus bas, là où la courbure du bassin s'offre à l'invisible. Le contact de sa peau est une audace. Elle n'est plus une femme dans l'ombre ; elle est une interface entre la rigueur de la science et la luxure de l'infini.

L'air recyclé, frais et stérile, frappe la fournaise qui s'allume entre ses cuisses. Un foyer sauvage au milieu du désert technologique. Elle se cambre. Ses reins s'arquent dans le vide, ses orteils se crispent sur une poignée de maintien. Elle ne s'accroche que pour ne pas dériver trop loin de son désir. Dans son esprit, Kenji l'observe depuis le sas sombre. Son regard est un scalpel de lumière. Elle gémit, un son étouffé par le ronronnement des ventilateurs. Chaque particule de lumière traversant la vitre est une caresse de lui, une intrusion magnétique qui la revendique.

Ses cuisses s'entrouvrent. Lentement. Elle offre au néant une corolle frémissante que seul le verre sépare de l'abîme. L'ombre de Kenji coule sur ses hanches, métal en fusion, hallucination tactile si dense qu'elle en oublie l'absence. Ses doigts ne se contentent plus d'effleurer ; ils s'enfoncent dans la nacre de son intimité. Ferveur de naufragée. Elle cherche un ancrage dans cette dérive où le haut et le bas s'effacent. Chaque pulsation de son sang résonne contre l'acier, tambour sauvage, alors que l'horizon s'embrase d'un orange électrique.

Une perle de sueur se détache. Sphère de cristal ambré, elle oscille entre ses seins au gré de ses respirations erratiques. La perle s'écrase sur le panneau de contrôle éteint. Une étoile liquide. Dans son délire, c'est la langue de Kenji, une trace d'humidité brûlante qui trace un sillage de feu. Son échine se cambre jusqu'à la douleur. Ses yeux, rivés sur l'immensité bleue qui défile à sept kilomètres par seconde, ne voient plus les continents. Ils voient les pupilles sombres de l'homme qui habite sa fièvre. Cet exhibitionnisme face à l'univers transforme son plaisir en rébellion.

La tension monte. Marée de mercure. Ses muscles se crispent contre l'apesanteur. Elle est une nébuleuse. Elle est un amas de nerfs compressés dans le vide, attendant l'étincelle. Dans le dôme, ses gémissements saturent l'air. Ils deviennent une texture, un voile sonore. Le point de non-retour approche. L'image de Kenji se confond avec l'éclat aveuglant du soleil. Le plaisir n'est pas une chute. C'est une explosion silencieuse. Une onde de choc qui la laisse pantelante, les bras en croix, dérivant dans

sa cage de verre comme une divinité déchue. Enfin libérée. Enfin légère.

Chapitre 15

Incandescence Froide

L'azur indien léchait mon sein gauche, saphir liquide sourdant de ma peau pour s'écouler vers ma taille. Dans le silence ouaté, l'apesanteur n'était plus contrainte mais caresse, un déshabillage où chaque pore absorbait la lueur diffuse du monde. Je flottais entre le néant et cette bille de verre, sentant le polycarbonate froid contre mes talons tandis que le soleil rasant dorait mon ventre de nacre. C'était une mise à nu dépassant l'impudeur ; j'offrais mon corps au vide, hurlant mon existence aux étoiles avant que l'ombre ne revienne.

L'écoutille glissa sur ses rails, ancrant la magie dans le charnel.

Kenji entra. Sans excuses ni détournement. Dans ce bocal pressurisé, le regard est l'unique toucher, le seul ancrage. Il resta immobile, silhouette découpée contre les modules techniques, ses pupilles parcourant l'isobare de mes hanches. Mon sang pulsait plus fort, marée thermique montant le long des vertèbres. Sa présence agissait comme un aimant. Sous son observation, la lumière terrestre me sculptait, transformant mon buste en relief de marbre vivant où les nuages dériveraient sur mes mamelons durcis par l'air frais.

Il glissa vers moi, prédateur nocturne, capturant chaque tressaillement de ma chair exposée. L'air s'épaississait, chargé d'électricité statique, faisant se dresser le duvet de mes bras. Cette tension palpable devenait une substance organique, un lien de soie tendu sur l'abîme. Je ne me couvris pas, offrant ma cambrure à la vitre. Il était le témoin, le miroir brûlant nécessaire pour ne pas se dissoudre dans l'immensité. Son souffle m'atteignit enfin, promesse de poids, invitation à troquer l'infini contre sa peau.

L'aurore émeraude lécha les contours de la coupole, jetant des reflets irréels sur mes côtes. Kenji s'immobilisa. Je devinais sa carotide battre contre son col. Sous cette lumière radioactive, ma peau devenait topographie étrangère, vallées d'ombre et crêtes diaphanes. Mes mamelons se cabraient sous le poids de ce regard qui, sans m'effleurer, déshabillait ma retenue. Des perles de sueur restaient ancrées à mon épiderme comme des diamants liquides, captant l'éclat stellaire avant de s'évaporer dans l'air stérile.

Kenji leva la main. Ses doigts en nomex s'arrêtèrent à quelques millimètres de ma hanche, là où la lumière dessinait une frontière incandescente entre le bleu abyssal et l'ivoire. Sa chaleur, filtrée par le tissu, agissait comme un catalyseur, faisant vibrer mes nerfs. Je fermai les yeux, gorge offerte au vide, écoutant le bourdonnement des ventilateurs et le fracas de mon sang. L'isolement transformait l'instant. Mon corps, libéré des lois physiques, devenait l'unique centre de gravité de cet univers de métal.

Je pivotai avec une lenteur onirique. Mes cheveux flottaient, méduse de soie sombre dans le silence. Nos visages n'étaient plus séparés que par un souffle chargé d'ozone et de mon excitation musquée, effluve sauvage narguant la stérilité de la cage orbitale. Il ne rompit pas le silence. Ses pupilles absorbaient l'éclat des continents défilant sous nous. Cette tension était une torture exquise, une promesse suspendue dans le noir.

Soudain, le soleil perça l'horizon, inondant la Cupola d'une clarté brutale. Dans cet embrasement, je vis sa mâchoire tressaillir, fissure dans son masque de flegme. Nous étions perdus dans la géographie de ce désir sans entrave. Ma main, guidée par une volonté nouvelle, chercha la fermeture de sa combinaison pour libérer l'animalité que ce voyage avait éveillée.

Chapitre 16

L'Interdit en Apesanteur

Le bruissement de la station n'est jamais tout à fait pur. C'est une trame de vrombissements sourds, un battement de cœur mécanique qui nous rappelle notre survie. Ici, dans la Cupola, tout s'évapore. Sous mes pieds, ou peut-être au-dessus de ma tête, l'Afrique défile. Une nappe d'ocre et de pourpre voilée par des nuages, pareils à de la dentelle déchirée. Je sens chaque pore de ma peau s'ouvrir. L'absence de poids dilate mes sens. La moindre caresse de l'air devient abrasive, aussi rêche qu'une soie sauvage. Mes cheveux flottent, méduse de jais autour de mon visage. Dans ce dôme suspendu face au gouffre, je me sens offerte. Exposée. À l'immensité de l'abîme, et au regard de l'homme qui dérive à mes côtés.

Kenji ne dit rien. Sa présence est une masse de chaleur. Une perturbation gravitationnelle dans mon espace personnel. Je perçois son souffle. Son rythme se synchronise avec le mien. Nos corps, libérés des entraves terrestres, cherchent instinctivement un centre de gravité commun. L'étoffe de ma tenue frotte contre mes mamelons. Ils sont durcis par une excitation que la science ne saurait expliquer, un éveil animal né de l'isolement. Ses yeux noirs ne quittent pas la courbe de mon épaule. Là, la lumière bleutée de l'atmosphère vient mourir en reflets argentés. Elle crée une aura presque sacrée autour de ma nudité suggérée.

Lentement, avec une délibération qui frise le supplice, j'écarte ma main de la poignée de maintien. Je l'abandonne au flux invisible de l'habitacle. Elle dérive. Une phalange après l'autre. Dans ce ralenti où chaque millimètre semble durer un siècle. Je vois sa propre main s'avancer. Ses doigts sont longs, fins, habitués à la précision des instruments. Ils s'ouvrent maintenant pour accueillir l'incertain. L'air entre nous est chargé d'électricité statique. C'est un champ de force nourri par des mois de désirs tus,

de regards volés derrière les cloisons des modules pressurisés.

L'instant où la pulpe de son index effleure la mienne n'est pas une simple caresse. C'est une déflagration muette. Une collision de matières instables au fond d'une galaxie oubliée. Le contact est d'une intensité terrifiante. Un choc thermique entre la fraîcheur de ses doigts et la fièvre qui consume les miens. L'onde remonte mon bras. Elle vient se loger au creux de mon ventre. Nous ne sommes plus deux astronautes. Nous sommes deux particules cherchant à fusionner pour ne plus sombrer dans l'obscurité qui nous entoure. Ses doigts s'entrelacent aux miens. Je sens le frémissement de ses tendons. La texture de son épiderme devient, à quatre cents kilomètres de toute morale, mon seul univers.

Le monde, en bas, continue sa rotation. Il ignore les tempêtes qui se jouent dans ce bocal. Nos mains jointes sont mon seul ancrage. Je sens la pression augmenter. Un appel de la chair qui réclame davantage qu'un contact. Une faim primitive. L'apesanteur rend chaque mouvement fluide, chaque frottement plus profond. Kenji réduit la distance. Son corps flotte si près du mien que je devine la chaleur irradiant de son torse. Dans la pénombre de la Cupola, l'éclat de ses yeux reflète l'incendie d'une ville terrestre. Ou peut-être, plus simplement, le début d'une irrémédiable chute libre.

Le bourdonnement de mon propre sang bat à mes tempes. Il étouffe les murmures des systèmes de survie. Kenji ne se contente plus de l'effleurement. Ses doigts glissent le long de ma paume. Un sillage de feu liquide. Il trace une carte de mes besoins sur ma peau assoiffée. Son souffle erre sur mon front. Une buée tiède qui détonne avec la froideur technologique des parois. Nos jambes se frôlent, s'entremêlent sans le support du sol. Un nœud de muscles et de désir en suspension totale.

Sous nous, la Terre défile dans un silence d'éternité. Un joyau dont les frontières s'effacent. Mes derniers remparts s'effritent. Je me laisse dériver vers lui, attirée par sa propre masse, par cette gravité charnelle qui supprime les lois de la physique. Son

torse est le seul horizon digne d'être atteint dans cette boîte de conserve orbitale. Ses lèvres ne sont plus qu'à quelques millimètres des miennes. L'interstice vibre d'une tension pure, presque douloureuse. Une promesse de foudre prête à frapper au milieu de l'éther.

Quand l'ultime barrière cède, quand sa bouche vient enfin sceller la mienne, c'est une implosion sensorielle. Le goût de son souffle se mêle à l'arôme métallique de l'air recyclé. Ses mains s'égarer dans l'épaisseur de mes cheveux. Il les tire doucement pour exposer la courbe de ma gorge. Dans ce vertige, je réalise que la véritable apesanteur n'est pas le manque de poids. C'est cet abandon total à la chair de l'autre. Loin de tout regard. Loin de tout jugement. Au cœur même du grand silence des étoiles.

Chapitre 17

Pulsars Intimes

Le silence de l'habitacle possédait une texture propre, un bourdonnement sourd, électrique, qui vibrait jusque dans la moelle de mes os. Dans le dôme de la Cupola, l'obscurité n'était pas un vide. C'était une étoffe pesante. Un velours d'encre où la courbure de la Terre dessinait une promesse bleutée, mourante. Je flottais. Libérée de la tyrannie du poids, mes cheveux dérivait autour de mon visage, algues sombres dans un océan d'éther. À quelques centimètres, Kenji n'était qu'une silhouette découpée contre l'abîme. Une présence dont la chaleur animale démentait le froid absolu régnant derrière la vitre de quartz.

Mon épiderme était devenu une interface d'une sensibilité malade. Il captait le moindre déplacement d'air provoqué par sa respiration lente. Sous le coton fin de mon haut de service, mes seins pointaient, sollicités par le frôlement erratique du tissu. L'absence de gravité rendait ce contact caressant, presque indécent. Je savais qu'il regardait l'arc de mon dos — cette ligne de vie tendue entre deux mondes. Cette certitude agissait comme une décharge de courant continu le long de ma colonne vertébrale. L'isolement, à quatre cents kilomètres d'altitude, dépouillait chaque geste de sa fonction utilitaire. Il n'en restait que la charge érotique. Brute. Archaïque.

Kenji ne bougeait pas. Pourtant, son regard pesait sur ma peau avec la force d'une main invisible. Il explorait la naissance de ma nuque où perlaient quelques gouttes de sueur, sphères de cristal suspendues à mes pores. L'air recyclé du module charriait des effluves d'ozone et de métal. Ce parfum stérile soulignait, par contraste, l'odeur musquée de mon propre désir. Une fragrance de femme en éveil que le confinement exhalait avec une impudeur fascinante. Je me tournai lentement. Un mouvement de dérive orchestré par le battement de mon cœur. Je voulais affronter ses yeux sombres

où se reflétaient les constellations lointaines et le feu de ma propre audace.

Il y avait dans cette proximité sans contact une violence sourde. Une tension si dense qu'elle semblait pouvoir modifier la trajectoire de l'engin. Mes doigts effleurèrent la poignée de maintien. Le métal froid ancrant ma dérive. Mon bassin, par un réflexe involontaire, basculait vers lui dans cette danse lente des corps affranchis de l'attraction. Le tissu de son pantalon technique, à peine à un souffle du mien, laissait deviner la puissance de ses jambes. Je sentis un spasme de chaleur irradier dans mon bas-ventre. Une pulsation sauvage qui s'alignait sur le rythme binaire de l'ordinateur de bord.

Sa main se leva. Elle brisa la distance de quelques millimètres, sans toutefois rompre le tabou du toucher. L'ombre de ses longs doigts glissa sur mon épaule. Une caresse de fantôme. Chaque poil de mon corps se dressa, transformant mon angoisse en une soif de soumission totale aux sens. Nous n'étions plus des scientifiques. Nous n'étions plus des époux restés au sol. Nous étions deux pulsars intimes, brûlant d'une énergie accumulée par des mois de privation, suspendus au-dessus d'un monde qui ne pouvait plus nous atteindre. Sa respiration se fit plus courte. Un sifflement rauque perdu dans l'immensité. Mes yeux se fermèrent pour mieux savourer l'incendie qui ravageait mes certitudes.

Mes paupières se soulevèrent sur le spectacle de l'Océan Indien, nappe de saphir liquide défilant sous nos pieds sans un bruit. Le reflet de Kenji dans la vitre se superposait aux tourbillons de nuages. Son corps semblait gravé à même la texture du monde. Je ne cherchais plus à dissimuler le tressaillement de mes hanches, ce balancement infime dicté par la dérive de la structure. La fibre de mon sous-vêtement technique glissait contre le sommet de mes cuisses avec une insistance électrique. Dans ce vide saturé de silence, le froissement du tissu prenait l'ampleur d'un cataclysme. Une érosion douce qui dépouillait ma conscience de ses dernières défenses. Mon sang affluait vers la surface de mon épiderme. Une marée pourpre, brûlante, que l'absence de pesanteur ne retenait plus dans les profondeurs de mon

buste. Chaque pore de mon corps s'ouvrait pour boire l'obscurité.

Sa main, ombre précise et habitée, finit par combler l'abîme. Ses doigts effleurèrent la courbe de ma hanche sans s'y poser vraiment. Ils captaient seulement la chaleur irradiant à travers le coton. Ce contact suspendu me fit cambrer le dos jusqu'à ce que mes vertèbres dessinent une ponctuation de nacre sous la lumière crue des cadrans. J'étais une créature de verre et de désir. Une interface biologique vibrant au diapason du vide. L'air, chargé de poussière métallique et de peau chaude, se densifiait autour de nous. Il formait un cocon de pression invisible qui me poussait contre lui. Une force d'attraction nouvelle.

— Regarde, murmura-t-il.

Sa voix vibra contre ma nuque comme une caresse physique. Je baissai les yeux vers l'immensité de la Terre. Mais je ne voyais que le contraste de ma propre nudité suggérée contre la rigueur technologique de la Cupola. L'impudeur de mes seins qui se soulevaient au rythme d'une respiration de plus en plus erratique. Kenji glissa un bras autour de ma taille. Il nous ancrâ tous deux dans ce dôme de cristal. La pression de son torse contre mon dos fut un ancrage brutal, inespéré. La rugosité de sa combinaison contre mes bras nus créait un contraste si violent que je laissai échapper un soupir rauque. Un son qui ricocha contre les parois de quartz avant de s'évanouir.

Ses lèvres effleurèrent le lobe de mon oreille. Un souffle chargé de moiteur. Sa main libre remonta lentement vers ma gorge. Ses phalanges suivirent la ligne de ma carotide où le pouls battait la chamade, animal pris au piège. Je m'abandonnai totalement à cette chute ascendante. La morale terrestre n'était plus qu'un souvenir lointain, une loi physique obsolète. Nous étions seuls. Suspendus à quatre cents kilomètres de toute rédemption. Dans cette nudité de l'âme, je compris que le véritable vertige n'était pas le vide extérieur, mais cette soif insatiable qui nous transformait en les uniques témoins de notre propre embrasement. Ses doigts se resserrèrent. Il m'attira plus étroitement dans le creux de son bassin. Je sentis alors,

contre le bas de mon dos, la preuve indéniable de son abandon. Une pulsation sauvage qui répondit à la mienne dans un accord parfait de désir et de néant.

Chapitre 18

Le Miroir des Étoiles

Le silence. Le silence de la Cupola n'était rompu que par le bourdonnement sourd des systèmes de survie, un pouls mécanique, un pouls qui s'accordait au rythme de mes propres tempes. Sous moi, la Terre défilait. Une nappe de saphir, une nappe de nuages d'opale, indifférente à la petite tragédie de chair qui se jouait derrière le quartz. Mes doigts, engourdis par une électricité nerveuse, glissèrent sur la fermeture de ma combinaison. Le métal froid mordait la pulpe de mes index. Un froid précis. Un froid presque érotique. Je savais que Kenji était là, à quelques mètres, dans l'ombre de la jonction. Une silhouette immobile. Une chaleur irradiante que je percevais sans avoir besoin de me retourner.

L'étoffe de Nomex s'ouvrit. Elle révéla la pâleur de mon torse que l'apesanteur rendait plus plein, plus lourd d'une étrange façon, comme si chaque cellule cherchait à s'étendre pour épouser le vide. Le vide dehors, le vide dedans. Je me dégageai de l'habit avec une lenteur calculée, laissant le vêtement dériver comme une mue abandonnée. Une peau morte flottant dans l'air recyclé. Mes seins libérés flottaient désormais dans la tiédeur de la station. Le frisson qui me parcourut n'était pas dû au froid. C'était la granulation de l'air sur mes mamelons durcis. C'était la certitude que son regard, tel un scalpel de lumière, déshabillait la moindre de mes pores.

Regarder. Être regardée.

Je pressai mes paumes contre la vitre. La transparence glacée du dôme contrastait violemment avec la fièvre qui embrasait mon ventre. En m'arc-boutant contre le hublot, j'offrais ma nudité au noir, à cette courbure terrestre où des millions d'âmes dormaient. Elles dormaient sans savoir qu'une femme, à quatre cents kilomètres

au-dessus d'elles, abolissait toute pudeur. Mes hanches basculèrent. Mes muscles se tendirent pour rester ancrée. La pression de la vitre contre mes aréoles créait une brûlure exquise, un point de contact unique entre ma vulnérabilité et la rigueur du cosmos.

Kenji ne bougea pas. Mais je l'entendis inspirer. Un son rauque. Un son qui vibra jusque dans mes reins et me fit cambrer davantage. Je fermai les yeux. Je voulais ressentir la dérive. Cette sensation de chute permanente qui liquéfiait mes articulations. Chaque effleurement de mes propres mains sur mes hanches devenait d'une intensité insoutenable. Ma peau était devenue une interface. Elle captait tout : le rayonnement des étoiles lointaines et le désir lourd, silencieux, de l'homme derrière moi. Un désir qui pesait plus que toute gravité.

Je glissai une main entre mes cuisses. Là où la moiteur s'accumulait en petites perles suspendues. Des perles de nacre défiant les lois de la physique. Le contact de mes doigts sur ma propre chair, sous l'œil de cet observateur muet, transforma la Cupola en un sanctuaire. Je me donnais à voir. Pas comme une scientifique. Comme une créature de nerfs et de sang. Une nébuleuse de désirs archaïques s'exposant face à l'immensité stérile, attendant que l'ombre se décide enfin à devenir contact.

Mes doigts s'aventurèrent plus loin. Plus profond. L'absence de poids transformait mes sécrétions en une rosée intime, un film de soie électrique nappant ma vulve. Sous la caresse rythmée, chaque tressaillement de mon bassin propageait une onde de choc minuscule. Une résonance charnelle. La structure même de la station semblait vibrer avec moi. Dans le reflet de la vitre, la silhouette de Kenji se superposait aux continents. Il se détacha enfin de la cloison. Une ombre massive glissant dans le silence. L'air s'épaissit. L'ozone des machines se mêla à l'odeur plus âcre, plus animale, de mon propre désir.

Sa main ne se posa pas. Pas tout de suite. Mais je sentis le déplacement de l'air. Une onde thermique. Ma respiration se hacha. Mes poumons peinaient à puiser dans ce

mélange gazeux trop tiède. Mes yeux restaient rivés sur le spectacle de ma propre impudeur, magnifiée par le quartz et l'éclat bleuâtre de l'Océan Indien qui léchait mes hanches. C'était une danse lente. Une chorégraphie de fluides. Ma main droite, noyée de moi-même, continuait son exploration. Mon pouce cherchait la perle de mon plaisir. Je rejetai la tête en arrière.

Le contact survit. Brutal par sa précision. Une paume large, calleuse, s'écrasa contre mon flanc. Elle m'ancra. Elle mit fin à la dérive. Le contraste était total : la froideur absolue du verre contre mes seins, et cette fournaise humaine s'arrimant à ma taille. Ses doigts s'enfonçaient dans la souplesse de ma chair. Kenji ne disait rien. Son souffle court mourait dans mon cou. Je sentais, à travers son pantalon, la dureté impatiente de son sexe. Un mât de chair dressé contre la courbe de mes fesses qui flottaient, indociles.

Je me cambrai. Encore. J'offris mon dos. Je gardai mes mains entre mes cuisses, encourageant le va-et-vient. Nous dérivions lentement vers le centre du dôme, loin de tout appui. Deux corps en orbite. Une cellule de vie palpitante au milieu d'un cimetière d'étoiles. Nous étions liés par cette tension qui cherchait son exutoire dans la moiteur et la friction. Ma main accéléra. Sa main glissa sur mon ventre pour couvrir mes doigts. Fusion. Nous avons arraché à mon corps ce cri sourd. Un gémissement qui se perdit dans le vide, juste au moment où la Terre, dans un dernier sursaut de lumière, s'embrasait au passage du terminateur.

Chapitre 19

L'Extase de la Lumière

L'aube orbitale ne se lève pas, elle déchire la rétine ; à travers les sept hublots de la Cupola, la ligne du terminateur balayait la courbure du monde avec une violence muette, transmutant le saphir abyssal des océans en un brasier d'or blanc qui semblait vouloir consumer la structure même de la station. Je flottais, le corps suspendu dans cette bulle de verre, tandis que la seizième aurore de notre cycle venait mordre mes chevilles avant de ramper, impitoyable et brûlante, le long de mes cuisses nues. Dans ce vide où les repères s'effacent, mon sang pulsait si près de la surface que chaque pore de ma peau s'ouvrait pour boire cette clarté sidérale, une langue de feu léchant l'ombre de ma pudeur, une respiration de lumière qui dictait le rythme de mes propres poumons.

Kenji demeurait ancré dans l'obscurité relative du module de jonction, simple silhouette découpée contre l'éclat de l'appareillage, mais je percevais son attention rivée sur chaque tressaillement de mes muscles, son silence devenant une caresse plus tactile que n'importe quel effleurement terrestre. Sous son observation, l'absence de pesanteur n'était plus une libération physique, mais une mise à nu absolue, une invitation à offrir ma cambrure à la morsure du soleil et à la précision de ses yeux sombres. Je savais que ma chemise de coton, indocile et fluide, se soulevait par petits bonds saccadés, révélant la nacre d'un ventre que l'apesanteur rendait étrangement lisse, presque irréel, une surface offerte au seul regard de celui qui savait lire la dérive des corps.

L'air recyclé, d'ordinaire si neutre, charriait soudain une odeur de silice ionisée et de câblage surchauffé, un parfum électrique qui semblait émaner de la tension accumulée entre nos deux chairs que quatre mètres de néant séparaient encore. Je

pivotai lentement, une translation infime et calculée, laissant la lumière envahir l'échancrure de mon vêtement pour venir mourir entre mes seins dont les pointes durcies cherchaient désespérément le contact du froid spatial de la paroi. C'était une chorégraphie impudique, un dialogue de fluides et de reflets où chaque battement de mon cœur envoyait des ondes de chaleur jusqu'à l'extrémité de mes doigts, tandis que le monde, là-bas, continuait sa rotation indifférente sous nos pieds invisibles.

Kenji fit un pas en avant, une impulsion légère contre la poignée de maintien, et cette simple réduction de distance fit basculer mon univers plus sûrement que n'importe quelle poussée de réacteur. La lumière du soleil, désormais à son zénith orbital, inondait la Cupola d'une incandescence telle que les contours de son visage se troublèrent, ne laissant subsister que l'éclat fauve de ses iris fixés sur les miens. À cet instant précis, la frontière entre la rigueur de ma mission et l'appel sauvage de mes sens s'évapora, me laissant seule, vibrante, offerte à cette étreinte de photons et au désir muet d'un homme qui, sans m'avoir touchée, venait de prendre possession de tout mon espace intérieur.

L'air, saturé d'une électricité statique qui faisait bruissier les fins duvets de ma nuque, s'épaississait à mesure qu'il réduisait l'espace nous séparant par un glissement spectral. Sa main s'agrippa au montant de métal froid, non pour se stabiliser, mais pour ancrer l'orage qui s'apprêtait à éclater dans le silence pressurisé de la cabine, tandis que ses pupilles dévoraient la topographie de mon corps baigné de nacre. L'apesanteur déliait mes vertèbres une à une, m'offrant une souplesse de prédatrice, tandis que le coton de ma chemise ne masquait plus que par intermittence le sursaut de mes aréoles sous l'assaut de la lumière. Je sentis un frisson liquide ramper le long de ma colonne, une onde purement animale qui se jouait des serments de fidélité restés au sol, à des centaines de kilomètres de cette vérité de chair.

Le soleil sculptait désormais des reliefs d'or sur la courbe de mes hanches, transformant chaque goutte de sueur perlant à la lisière de mes cheveux en un diamant éphémère et brûlant. Kenji ne tendit pas le bras, mais son souffle, court et lourd, vint

battre contre le creux de mon épaule comme une promesse de dévoration que l'absence de gravité rendait plus insoutenable encore. Je fermai les yeux, abandonnant ma tête en arrière pour laisser les rayons frapper ma gorge exposée, sentant l'odeur de poussière d'étoile brûlée se mêler à l'effluve musqué de mon propre désir. C'était une agonie exquise, une suspension du temps où mon identité s'effaçait derrière la vérité crue d'une peau réclamant le choc, le poids, l'empreinte d'une autre humanité.

Dans ce théâtre de verre suspendu au-dessus de l'abîme bleu, le moindre de mes mouvements créait une oscillation qui me rapprochait inexorablement de lui, jusqu'à ce que la chaleur de son torse devienne une frontière palpable. Je savais qu'il suffisait d'un murmure pour que cette tension statique se transmue en une fusion brutale, libérée des entraves de la pesanteur terrestre. Le monde défilait en dessous, vaste cimetière de mes certitudes, alors que je m'offrais à la brûlure du soleil et à la dévotion de ses yeux sombres qui ne me lâchaient plus. Chaque pore de mon être buvait cette lumière indécente, attendant l'instant de la bascule, celui où le vide ne serait plus une barrière, mais le réceptacle de notre abandon total.

Chapitre 20

Fluides Stellaires

Sous la voûte de polycarbonate de la Cupola, le monde n'est plus qu'une abstraction d'azur. Une bille d'agate. Une illusion que je pourrais briser entre mes doigts si la vitre ne me séparait pas de ce vide dévorant. Ici, à quatre cents kilomètres de tout, la gravité a cessé de dicter ma pudeur. Rien ne pèse. Rien ne retombe. Chaque pore de ma peau semble aspirer l'obscurité sidérale dans une dérive que seule l'absence de poids autorise. Je sens le sang pulser. Je sens mon cœur battre contre ma cage thoracique avec une vigueur nouvelle, irriguant des zones de mon être autrefois assoupies par les lois de Newton. L'air recyclé, frais et sec, glisse sur mes jambes nues. Une caresse. Une précision chirurgicale. Mon souffle est court. Mon souffle trouble le silence de la station.

Kenji est là. Il est l'ancre. Sa main est verrouillée à la poignée de l'écouille, ombre solide contre le néon blafard du couloir. Il ne dit rien. Son mutisme est une toile. Son silence est une invitation. Ses yeux, sombres comme des puits de pétrole, ne quittent pas la courbe de ma cambrure alors que je pivote lentement, offrant à son regard la topographie changeante de mon corps en liberté. La tension possède une viscosité palpable. C'est une corde invisible qui se tend à chaque fois que mes doigts effleurent, presque par mégarde, la naissance de mes cuisses. Je suis une expérience scientifique qui tourne mal. Je suis une femme qui s'oublie.

Soudain, l'émotion monte. Elle n'est pas un sanglot. Elle est une marée physique. Elle submerge mes certitudes d'épouse restée au sol, de chercheuse, de sujet d'étude. Une goutte d'humidité s'extrait du coin de mon œil. Elle ne meurt pas sur ma joue. Elle reste suspendue. Elle tremble. Elle grossit, capturant la lumière bleutée de l'Océan Pacifique qui défile sous nos pieds, devenant un diamant liquide d'une pureté

insolente. D'autres suivent. Des sphères translucides se détachent de mes cils pour entamer une chorégraphie paresseuse. Des constellations de sel. Des constellations de plaisir qui refusent de tomber.

Je vois Kenji s'avancer. Son mouvement est une rupture. C'est un glissement fluide qui le rapproche de mon orbite personnelle. Ses doigts sont longs. Ses doigts sont calleux. Ils n'osent pas encore toucher ma peau brûlante, mais ils interceptent une de mes larmes flottantes. Il la capture comme une perle précieuse au creux de sa paume. La sensation de sa proximité, cette chaleur animale qui s'échappe de sa combinaison, déclenche un frisson. Une décharge électrique le long de ma colonne. Dans ce dôme de verre suspendu entre deux néants, le temps se dilate. Chaque seconde passée à observer ces fluides stellaires dériver entre nous est une promesse. Une promesse de collision. Un effondrement des barrières au profit d'une faim primitive.

Le silence de la station change de nature. Il devient une matière dense. Une mélasse d'oxygène et de désir qui s'enroule autour de nos corps en suspension. Kenji ne cille pas. Ses pupilles dévorent chaque tressaillement de ma chair. La larme qu'il a capturée s'aplatit contre sa paume, transformant sa peau en un miroir humide où se reflète la courbure de la Terre. Je dérive vers lui. Sans effort. Portée par une impulsion si infime qu'elle semble naître de la simple volonté de nos pores de se rejoindre. La distance se réduit. Une épaisseur de papier de soie. L'air crépite. Ionisation érotique. Chaque cil, chaque frisson de mon épiderme, devient d'une netteté douloureuse.

Sa main libre s'ancre. Son buste bascule. Son souffle vient mourir contre le creux de mon épaule. L'odeur de Kenji : ozone froid et chaleur musquée. Une odeur proprement humaine dans ce bocal de verre. Je sens mes tétons pointer, durcis par l'audace de son regard. Les autres sphères de mes larmes gravitent encore comme des satellites perdus. L'une d'elles vient se poser sur sa lèvre inférieure. Une perle de sel dans le clair de terre. Je regarde. Je suis fascinée. Il l'absorbe avec une lenteur calculée. Sa langue vient cueillir mon émotion. Sa langue me fait basculer les hanches

vers l'avant.

Le contact n'est pas encore une étreinte. C'est une exploration moléculaire. Le frottement du nylon contre ma peau nue génère des éclairs de statique. Je referme mes doigts sur le métal froid pour ne pas m'envoler tout à fait. Mon sang reflue vers mon centre. Une pulsation sourde. Une pulsation rythmée dans mes tempes, entre mes cuisses. À cet instant, l'image du sol s'efface. La gravité s'efface. Il ne reste que la réalité brutale de ce désir liquide. Une faim sans haut ni bas. L'urgence de cette peau.

Ses doigts quittent la poignée. Ils effleurent, avec une légèreté de plume, la zone de mon ventre où la combinaison s'arrête. La chaleur de mes entrailles irradie. Le frisson qui me traverse est une onde sismique. Un séisme silencieux qui fait trembler les parois de polycarbonate. Mon souffle devient un gémissement. Un gémissement étouffé par le ronronnement des turbines. Nous ne sommes plus des astronautes. Nous sommes deux organismes primordiaux. Deux bêtes perdues dans l'immensité, cherchant la fusion pour ne pas être dissous par la splendeur glacée du cosmos. Chaque fluide, chaque goutte de sueur à la racine de mes cheveux, devient un diamant de plus dans cette constellation interdite. Nous tissons notre propre loi. Au mépris des hommes. Au mépris de la physique.

Chapitre 21

La Danse des Atomes

Voici une réécriture du texte, structurée pour la publication. L'accent a été mis sur la cadence respiratoire, la répétition incantatoire de certains motifs sensoriels et l'exacerbation du contraste thermique entre le vide technologique et la ferveur organique.

Sous le dôme de la Cupola, l'obscurité de l'espace n'est jamais totale. Elle est une matière. Elle est un velours d'encre où scintillent les reflets bleutés de l'Océan Pacifique, défilant à huit kilomètres par seconde. Je flotte. Libérée de la tyrannie du poids, mes cheveux s'éploient autour de mon visage comme une méduse de soie sombre. La paroi de la station est froide, glaciale sous la plante de mes pieds nus, tandis que l'air recyclé, ce souffle mécanique, ce souffle tiède, devient une langue invisible sur ma peau. Chaque particule d'air est une caresse. Je sais, sans avoir besoin de rompre ma contemplation de l'abîme, que Kenji est là. Il est ancré dans l'ombre du module de jonction. Sa respiration s'accorde silencieusement à la mienne. Un souffle. Un battement. Un seul rythme dans le vide.

L'absence de gravité transforme le moindre mouvement en une onde pure. C'est une lenteur qui décompose l'intention. J'écarte lentement les bras, offrant la cambrure de mon torse à la lumière astrale. Je sens le coton froter contre la pointe de mes seins, une insistance qui, sur Terre, serait anodine, mais qui ici devient sismique. C'est une mise à nu orchestrée pour lui. Une exhibition silencieuse où mon corps, autrefois simple outil de mesure, se mue en un récepteur de fréquences pures. Je me tourne dans une dérive contrôlée. Je capte son regard. Ses yeux sont deux puits de gravité.

Deux points fixes dans cet univers en déroute. L'érotisme naît de la distance. Une distance exacte. Une distance maintenue comme une frontière sacrée entre nos deux mondes de chair.

Le silence de la station vibre. Il est troublé par le murmure des ventilateurs, un bourdonnement sourd qui résonne jusque dans ma moelle épinière. Je dérive vers lui. Je me rapproche sans jamais l'atteindre. À quelques centimètres de son visage, je marque un arrêt, suspendue par une force invisible. Je sens la chaleur radiative de sa peau. Elle irradie contre la mienne comme un soleil noir, contrastant avec le froid métallique de la coque qui m'effleurait l'instant d'avant. Kenji ne bouge pas. Ses mains agrippent les poignées de maintien avec une force qui fait saillir ses tendons, mais son regard dévore chaque pore de mon épiderme. Il guette la moindre perle de sueur à la naissance de mon cou. Une perle de grâce orbitale. Une cérémonie de désir suspendu.

La perle de sueur ne coule pas. Elle s'émancipe. Elle devient une sphère de cristal liquide, dérivant paresseusement dans l'isthme étroit qui sépare nos torsos. Je la regarde franchir la frontière. Ce minuscule globe reflète en miniature les parois d'aluminium et le bleu incandescent de la Terre. Elle voyage. Elle flotte. Elle vient s'écraser contre le col de sa combinaison, s'abreuvant de son sillage. Ce transfert de substance m'arrache un frisson qui parcourt ma colonne vertébrale, une onde de chaleur dans la froidure de la cabine. Kenji accélère sa respiration. Son souffle vient désormais mourir sur mes lèvres entrouvertes. Une buée tiède. Un masque de désir invisible et moite qui m'enveloppe le visage.

Ses yeux, d'un noir d'abîme, enregistrent l'abandon de mon corps. Il voit la manière dont l'apesanteur soulève le bas de ma veste pour dévoiler le grain de ma taille. Je me laisse dériver encore. Mes genoux viennent encadrer ses hanches sans toutefois les effleurer. C'est une architecture de vides et de pleins. Le silence de la Cupola devient une matière organique, un tissu vibrant où chaque battement de mon pouls résonne contre le métal, rappelant notre fragilité face à l'immensité du dehors. Je tends un

doigt. Je ne le touche pas. Je dessine dans le vide le contour de sa mâchoire contractée, sentant l'aura thermique de son corps irradier contre ma pulpe. La chaleur est une promesse. La chaleur est un vertige.

Sous nous, le monde continue sa course furieuse. Des continents de fantômes et des nuées d'éclairs qui ne sont plus que des points d'interrogation dans notre géographie personnelle. J'ai cessé d'être une scientifique. Je suis une interface entre le cosmos et la chair. Son regard descend vers ma gorge, là où ma carotide bat la mesure d'une faim primitive. L'interdit de sa main, toujours soudée à la poignée de maintien, crée une frustration exquise. Nous sommes deux atomes. Deux atomes capturés dans un mouvement orbital, gravitant l'un autour de l'autre avec une précision chirurgicale. La moindre inclinaison de bassin, le moindre soupir trop long, pourrait briser cet équilibre et nous précipiter dans une collision.

Une aurore boréale surgit. Un voile de vert émeraude et de pourpre vient lécher le dôme de verre. Cette lumière surnaturelle inonde nos peaux, accentuant chaque relief, chaque pore, chaque tressaillement. Dans cet écrin de néons cosmiques, une veine bat sur la tempe de Kenji. Elle trahit le tumulte sous son immobilité de statue. Le désir n'est plus une pulsion. Il est une constante universelle. Il est une gravité artificielle que nous sécrétons à nous deux, transformant cet habitacle de haute technologie en un temple de chair. Le temps n'a plus cours. Nous sommes suspendus. Entre le noir glacé de l'espace et le rouge brûlant de notre sang.

Chapitre 22

L'Absolu Sensoriel

Le silence de la Cupola n'était pas un vide, mais une matière dense, une gélatine invisible qui pressait contre ma peau nue. Suspendue dans l'obscurité de l'alcôve de verre, j'étais une offrande de chair pâle livrée à l'immensité de l'abysse, tandis qu'à quatre cents kilomètres sous la cambrure de mes reins, les lumières de l'Asie défilaient comme un réseau de synapses électriques. L'apesanteur déliait mes cheveux en une méduse de soie sombre, chaque mèche effleurant mon visage avec une lenteur insoutenable, alors que la sueur, libérée de toute gravité, perlait sur mon décolleté en perles de mercure tiède. Le silence, encore le silence, comme une respiration suspendue dont l'air se raréfie.

Je sentais Kenji derrière moi, une masse de chaleur dont l'ombre s'étirait sur les parois de titane, son souffle régulier étant le seul métronome de cette dérive hors du temps. Il ne me touchait pas, respectant cette frontière sacrée de quelques centimètres de vide, mais son regard était un scalpel de désir qui déshabillait la structure même de mon intimité. Dans cette bulle de verre où l'oxygène était un luxe partagé, l'absence de contact physique amplifiait chaque sensation jusqu'à l'agonie délicate, transformant mon corps en une antenne réceptrice vibrant aux moindres ondes magnétiques qu'il dégageait. Sa respiration, mon souffle ; son souffle, ma respiration ; une alternance mécanique calée sur les pompes de la station.

Soudain, la vibration de l'ISS sembla s'effacer devant la proximité de ses lèvres, s'approchant de la courbe de mon oreille sans jamais l'effleurer tout à fait. Son murmure déchira le silence, une note basse, rauque, chargée de tout ce que nous avions tu depuis le décollage, une syllabe articulée comme une caresse interdite qui résonna jusque dans la moelle de mes os.

— *Regarde.*

Ce simple mot, porté par l'haleine chaude qui vint mourir contre mon cou, déclencha une détonation silencieuse au creux de mes reins. Ce n'était pas seulement une réaction de la chair, mais une fission organique, une onde de choc qui remonta le long de ma colonne vertébrale pour exploser en mille éclats de lumière derrière mes paupières closes. Mes muscles se tendirent dans une convulsion gracieuse, mes doigts se crispant sur le vide tandis qu'un spasme invisible me parcourait, une jouissance purement psychique, aussi vaste et insondable que le néant qui nous entourait. Je n'avais besoin d'aucune main pour défaillir ; sa voix était devenue le doigté suprême, me précipitant dans une chute infinie vers le cœur d'une étoile noire. Regarde, m'avait-il dit, et je regardais le néant m'envahir.

Le contrecoup de cette onde de choc me laissa en suspens, les poumons bloqués par une extase trop vaste pour être contenue dans la cage étroite de mes côtes. Autour de nous, l'air recyclé de la station semblait s'être raréfié, chargé d'une électricité statique qui faisait se dresser chaque pore de ma peau, transformant ma nudité en une surface de captation totale. Je flottais, dépossédée de ma propre architecture osseuse, tandis que les répliques sismiques de ce plaisir sans contact continuaient de courir sous l'épiderme de mes cuisses et de mon ventre, comme des éclairs de chaleur sous la surface d'un océan nocturne.

Kenji ne bougea pas, mais je sentis l'infime déplacement des molécules d'oxygène entre nous, une onde thermique trahissant son propre trouble, sa silhouette demeurant ce pilier de certitude sombre dans l'éclat bleuâtre de la Cupola. J'obéis à son commandement muet et ouvris les yeux sur l'abîme : en dessous, la courbure terrestre ne ressemblait plus à une carte géographique, mais à une entité vivante, une chair planétaire palpitant de veines électriques dont la lumière crue venait lécher le galbe de mes seins avec une impudeur cosmique. Je réalisai alors que mon corps n'était plus une frontière, mais une extension de ce vide, une interface vibrante où la sueur,

détachée de mon front en de minuscules éclats de sel liquide, dérivait vers son visage comme une constellation de désirs orphelins.

Le silence qui suivit fut plus brûlant qu'un cri, une attente sculptée dans le titane et le verre où chaque seconde dilatée pesait le poids d'une éternité charnelle. Je sentais la pointe de ses regards, invisible mais tangible, s'attarder sur le creux de mes reins, là où la tension m'avait laissée arquée dans une posture de reddition absolue, m'offrant sans retenue à cet homme qui m'avait possédée par la seule force d'une syllabe jetée dans l'éther. Cette absence de toucher physique devenait la plus insupportable des caresses, une torture de soie qui me faisait regretter la pesanteur terrestre tout en bénissant cette liberté orbitale qui me permettait de ne plus être une femme, mais un astre en pleine combustion interne. Silence, respiration, silence : le cycle se répétait, immuable.

Je tournai lentement sur moi-même, un mouvement fluide et sans poids, pour l'affronter enfin, mes yeux ancrés dans les siens tandis que l'ombre de la Terre basculait sur nous, nous plongeant dans l'obscurité veloutée d'une éclipse artificielle. Dans ce clair-obscur où nos respirations finissaient par se synchroniser en un rythme animal et sourd, je compris que nous avions franchi un seuil dont on ne revient jamais indemne, une rupture de la fidélité au monde des hommes pour embrasser l'absolu du mouvement pur. Nous n'étions plus des astronautes, nous étions les architectes d'une luxure sans gravité, deux consciences fusionnées par le vide, attendant que la prochaine aurore boréale vienne embraser nos corps restés trop longtemps à l'étroit dans la respiration haletante des étoiles.

Chapitre 23

Éclipse de Conscience

L'azur de la Terre, cette bille d'agate fragile, s'étirait derrière les sept fenêtres de la Cupola. ****Ici****, dans la pénombre bleutée du module, le monde n'avait plus d'épaisseur. ****Ici****, à quatre cents kilomètres au-dessus des lois, la morale n'était qu'un concept lesté par une gravité définitivement quittée. Le silence n'était jamais total ; il s'accompagnait du ronronnement organique des ventilateurs. Un battement. Un souffle. Un battement. Ce cœur mécanique soulignait l'absurde nudité de mon existence, suspendue, seule, entre le vide et l'infini.

Kenji se tenait dans l'ombre. Immobile. Les pieds glissés dans les dragonnes, il ressemblait à une idole de bronze dont seuls les yeux trahissaient la faim. Je sentais la texture rugueuse de ma combinaison contre ma peau, cette fibre de nylon que l'apesanteur rendait abrasive, presque insupportable. Mes doigts s'égarèrent sur la glissière centrale. Le métal était froid. Mon ventre était brûlant. Je perçus alors le changement de rythme dans sa respiration. Une inspiration plus longue. Une expiration plus hachée.

Le zip glissa. Un sifflement feutré.

Mon torse se libéra dans une lenteur de ballet aquatique. Sans le poids du monde pour les contraindre, mes seins s'élevèrent, s'arrondissant vers le dôme de verre. La lumière de l'aurore boréale léchait mon derme frissonnant. ****Regarder.**** Je n'étais plus une scientifique. ****Regarder.**** J'étais une particule élémentaire percutant son propre désir. Offrant à son regard le spectacle d'une chair enfin affranchie des chaînes terrestres.

Il ne bougea pas. Il respectait la distance sacrée, cette liturgie cosmique où l'humidité se concentrait au creux de mes reins. De petites perles de sueur s'échappaient, dérivant dans l'air comme des diamants liquides. Sous nos pieds, le Pacifique défilait. Je refermai les yeux. Savourer la perte. Savourer l'absence de haut et de bas. Seule subsistait la certitude électrique que mon corps n'appartenait plus qu'à celui qui savait le contempler sans le briser.

L'Océan Indien succéda au Pacifique. L'air s'épaissit. Kenji se détacha enfin de sa fixation, dérivant vers moi avec la lenteur onirique d'un prédateur évoluant dans l'éther. Sa silhouette découpait l'incandescence du limbe terrestre. Je sentis le déplacement d'air — un souffle tiède sur mes cuisses nues — tandis que mes cheveux flottaient comme des méduses d'ébène. Son regard ne quittait pas ma peau. Une perle de sueur oscillait sur mon sein, s'en détacha, et vint mourir contre ses lèvres entrouvertes.

Il ne me touchait pas encore. L'abstinence était une torture. L'abstinence était une extase.

Dans ce tube de métal hurlant à vingt-huit mille kilomètres à l'heure, le souvenir de mon mari s'évaporait. Sa voix au téléphone, la tiédeur des draps en Floride, tout cela n'était que du bruit. Ici, il n'y avait que le goût métallique du désir et l'odeur d'ozone de la station. Je pris sa main. Je l'ancrai dans le vide. Ses doigts frôlèrent ma hanche. La sensation fut sismique. Le contact de sa paume contre le velouté de ma chair provoqua une décharge immédiate, cambrant mon dos dans une arche désespérée. Nos corps s'enroulèrent. Sans sol. Sans fin.

Ses lèvres trouvèrent mon épaule. Un baiser dense. Un baiser souverain.

Chaque pore de ma peau devenait une bouche. Chaque souffle de Kenji contre mon cou devenait une promesse de dévastation. Nous étions deux astres en collision lente, ignorant les protocoles, ignorant les caméras, ne répondant plus qu'à la loi de

l'attraction universelle. ****Tomber.**** Dans l'obscurité de la Cupola, nous n'étions plus humains. ****Tomber.**** Nous étions l'animalité pure.

Je renversai la tête. L'ombre de la Terre occultait le soleil dans une éclipse soudaine. C'était le signal. Ses mains s'égarèrent sous le nylon, trouvant la chaleur humide et pulsante de mon intimité. L'absence de gravité rendait chaque caresse exponentielle. Le plaisir n'était plus une destination, mais un état de suspension. Un cri silencieux, étouffé par le bourdonnement des machines, alors que nous sombrions ensemble dans le seul espace qui importait encore : celui, infini et brûlant, situé à la frontière exacte de nos deux peaux.

Chapitre 24

Le Retour du Poids

La Terre n'est plus une promesse. Elle est un plomb, un aimant vorace qui s'apprête à briser la grâce de nos corps suspendus. Ici, sous la Cupola, l'obscurité du vide ne fait que souligner la brûlure de l'azur qui défile sous nos pieds. Une nappe de saphir liquide dont je sens déjà, par anticipation, le poids s'abattre sur mes épaules. Ma peau est devenue une membrane d'une réceptivité malade durant ces mois d'exil. Elle frissonne à l'idée des tissus épais, de la sueur qui ne s'envolera plus en perles de nacre, mais coulera, lourde, sale, le long de mon échine. Lourde et sale. Inévitable.

Je flotte. Les membres déliés, j'offre à la vitre de quartz la courbure de mes hanches que seule l'absence de pesanteur maintient dans cet état de lévitation. Une offrande inutile au silence des étoiles.

Kenji ne bouge pas. Il est ancré par une simple poignée de métal, son regard rivé sur le sillage de ma dérive. Il ne parle pas ; le verbe est une architecture trop rigide pour l'atmosphère pressurisée de notre sanctuaire. Il se contente de me dévorer. Sa rétine est un parchemin où s'inscrit chaque tressaillement de ma chair. Je sens son attention comme une caresse thermique, un rayonnement infrarouge qui traverse l'espace ténu et vient mourir contre le grain de mon ventre, là où le coton de mon débardeur s'évase, libéré de toute chute. C'est une agonie douce que de savoir ce regard bientôt condamné. Bientôt condamné par la verticalité. Bientôt condamné par la pudeur des vêtements que la force d'attraction rendra obligatoires, nous privant de cette transparence absolue qui définit notre intimité orbitale.

Mes doigts s'égarer sur l'arrondi de mes côtes. Je suis le tracé d'une géographie que je ne reconnaîtrai bientôt plus sous le joug du 1G. En bas, les montagnes ne sont que

des rides, mais je sais qu'elles m'attendent pour briser mon élan, pour m'imposer la marche, l'effort, et la fatigue d'un squelette redevenu charpente. Je pivote lentement. Un mouvement de dévissage qui expose la nacre de mon cou à la lumière crue de l'aurore boréale. Je vois dans les yeux sombres de Kenji le reflet de notre fin de règne. Nous sommes des spectres magnétiques en sursis, des amants qui s'enivrent d'un dernier vertige avant que la capsule Soyouz ne nous enferme dans son ventre de métal, nous compressant l'un contre l'autre comme de la matière pétrifiée dans la lave d'un volcan technologique.

Le silence de la station est rythmé par le souffle des ventilateurs. Un ronronnement mécanique qui semble soudain s'accélérer, calquant son tempo sur celui de mon sang. Je laisse une mèche de cheveux s'enrouler autour de mon index, observant sa danse chaotique, un ballet de soie noire qui refuse de retomber. Ma main descend plus bas. Elle effleure la limite de mon short, là où la chaleur de mon corps se concentre, irradiant une odeur de musc et d'ozone que Kenji semble humer de loin, les narines frémissantes. Dans quelques heures, nous ne serons plus que de la viande obéissante, soumise aux lois de Newton. Mais pour l'instant, je suis encore l'architecte de mon propre désir, suspendue à quatre cents kilomètres de toute morale terrestre.

Mes doigts s'insinuent sous l'ourlet élastique. Une lenteur calculée. Une transgression silencieuse qui fait vibrer l'air pressurisé. Je sens la pulpe de mon index s'enfoncer dans la moiteur naissante. En l'absence de pesanteur, les fluides ne s'écoulent pas. Ils s'accumulent en perles denses. Une nappe de désir visqueux enrobe mon sexe d'une pellicule de feu liquide. Je ferme les yeux. C'est un toucher pur, dénué de la pression habituelle des tissus, une exploration spatiale de mon propre plaisir. Kenji demeure une statue de désir pétrifiée dans le vide, mais je perçois le tressaillement de sa mâchoire sous la lumière bleutée qui remonte du Pacifique.

Chaque mouvement de ma main génère une ondulation. Un écho cinétique que rien ne vient amortir. Je cambre les reins, mon corps pivotant sur son axe, offrant à l'objectif des vitres la courbe de mon ventre. L'humidité se libère davantage, formant

une sphère de mercure chaud qui s'étire et se rétracte au rythme de mes caresses. Une géométrie érotique que seule la chute libre autorise. Je sais qu'il regarde ce nectar orbital qui refuse de choir et reste suspendu entre mes cuisses comme une constellation privée. C'est une agonie exquise que de s'offrir ainsi, sans contact, reliés uniquement par la tension d'un vide que nos respirations cherchent à combler.

Ma respiration devient un sifflement court. Une mélodie de survie qui se mêle au bourdonnement des pompes à oxygène. Je cherche le regard de Kenji, plongeant dans ses pupilles dilatées, et j'y vois le reflet de notre fin de règne. Nous sommes les derniers témoins d'une liberté charnelle qui ne connaît ni haut ni bas, ni honte ni poids.

Soudain, le plaisir me foudroie. Une décharge électrique qui me fait violemment tressaillir au milieu du dôme. Sans sol pour me retenir, mon corps s'enroule sur lui-même, mes mains agrippant mes propres cuisses alors que l'orgasme me traverse comme une onde de choc sismique. Je ne tombe pas. Je ne m'effondre pas. Je flotte au centre de ma propre extase, entourée d'un nuage de fines gouttelettes de vie qui scintillent comme des diamants éphémères dans la lumière du soleil levant.

Kenji lâche enfin la poignée de métal. Sa main se tend vers ce nuage de moi-même. Ses doigts effleurent une perle de ma moiteur qui dérive vers lui. C'est notre ultime communion. Avant que le monde, avec sa masse et ses jugements, ne vienne nous réclamer pour nous briser contre la terre ferme.

Chapitre 25

L'Infini Pour Seule Trace

L'obscurité de la Cupola n'est jamais totale. Elle est une étoffe, un velours sombre piqué par l'éclat chirurgical des étoiles et le reflet saphir de l'orbe terrestre. L'orbe défile, immense, indifférente, à quatre cents kilomètres sous mes pieds nus. Ici, le silence possède une épaisseur vibrante. Il caresse chaque pore de ma peau. Ma peau est devenue si fine qu'elle menace de se rompre au moindre souvenir de la pesanteur. Je flotte. Je suis suspendue entre deux mondes. Mes doigts effleurent la paroi de quartz froid tandis que la chaleur de mon sang cogne, sourde, impérieuse, au creux de mes cuisses.

Kenji est une ombre. Une présence ancrée dans l'angle mort de la station, dont je ne perçois que le magnétisme animal et le souffle. Son souffle est léger, un battement d'aile de phalène dans l'air recyclé. Son regard est un poids. C'est le seul poids qui existe encore dans cet univers de dérive. Une ancre invisible. Elle m'empêche de me dissoudre complètement dans le vide. Je sais qu'il observe la courbe de mon dos. Il observe la manière dont le tissu technique de ma combinaison se tend, se plisse sur mes hanches alors que je m'étire. Offrir sa vulnérabilité à l'abîme. C'est une chorégraphie où chaque millimètre de peau devient une insulte aux protocoles, un hommage à la sauvagerie de nos instincts.

Je laisse glisser la fermeture éclair. Un crissement de zirconium qui résonne dans le dôme comme une détonation. Je sens l'air de la station, frais, stérile, s'insinuer contre ma poitrine avec la douceur d'une langue de glace. Mes seins se soulèvent. Ils sont libérés de la contrainte. Ils pointent vers l'azur infini des océans qui défilent en contrebas dans une lenteur hypnotique. Il n'y a plus de haut. Il n'y a plus de bas. Il n'y a que cette tension électrique qui me parcourt l'échine. Une électricité statique qui

dresse les poils de mes bras. Kenji ne fait pas un geste, mais l'air autour de lui semble s'épaissir, chargé d'un désir si pur qu'il en devient tangible. Une moire invisible qui m'enveloppe.

Ma main descend. Elle explore cette nouvelle géographie d'un corps qui ne pèse plus rien. Elle découvre la moiteur qui naît entre mes lèvres. Un secret liquide qui refuse de couler. Il reste perlé, suspendu à mon intimité, obéissant aux lois de la tension superficielle. Je ferme les yeux. Je veux ressentir la morsure du vide à travers la vitre et la brûlure du regard de l'homme derrière moi. Fusionner l'immensité des systèmes et la finitude de mon plaisir. Je ne suis plus une femme, je suis un seuil de criticité. Une réaction en chaîne prête à éclater, consciente que demain, la croûte terrestre réclamera son dû. Je devrai réapprendre à marcher sur un sol trop dur, trop opaque, trop loin de cette ascension sans poids.

L'horizon s'embrase. Une ligne d'or pur. Un lever de soleil orbital vient dorer la cambrure de mon ventre et projeter mon ombre sur le visage de Kenji. Je devine enfin ses traits. Ils sont crispés par une tension délicieuse. Je pivote lentement. C'est une rotation fluide, une manœuvre de précision dans l'éther, pour lui offrir le spectacle de ma transcendance brute. Mes yeux sont ancrés dans les siens tandis que mes doigts s'enfoncent dans ma propre chair. Le contraste est violent : le froid absolu du quartz contre mes reins et la fièvre qui dévore mes entrailles. C'est un vertige plus puissant que n'importe quelle chute libre. Une certitude écorchée : rien, jamais, ne pourra égaler la beauté de cet instant volé à l'éternité des orbites.

L'aurore boréale danse maintenant sur les vitres. Un ruban d'émeraude électrique qui vient lécher la nacre de ma peau. Sous l'effet de l'apesanteur, les perles de ma moiteur s'accumulent. Ce sont des sphères de cristal suspendues à la naissance de mon entrejambe. Elles captent la lumière diffuse pour briller comme des diamants éphémères. Je sens chaque pore de mon corps s'ouvrir, aspirer le vide. Mes doigts dessinent des arabesques sur mes lèvres gonflées. C'est un modelage charnel dont le seul but est de supplicier l'homme qui me dévore des yeux.

Kenji ne bouge pas. Mais je perçois l'orage sous sa poitrine. Le rythme erratique de sa respiration sature l'air d'une odeur de fauve aux aguets. Inspirer. Expirer. Le silence est si dense qu'il vibre contre mes seins nus. C'est une onde de choc invisible qui prolonge chaque frisson, chaque spasme involontaire de mes muscles. Je m'offre à lui comme une cartographie de désirs interdits. Je cambre les reins. L'arc de mon dos devient une invitation au sacrilège. Un pont jeté entre la rigueur de la science et la sauvagerie du sang.

Dans cet écrin de verre suspendu au-dessus du néant, ma main s'aventure plus profondément. Elle cherche le point de rupture. La sensation est démultipliée. C'est une explosion atomique à l'échelle de mes cellules. Ici, sans le poids du monde pour m'écraser, chaque effleurement possède la puissance d'un séisme. Je vois les pupilles de Kenji se dilater. Elles deviennent des cercles d'ébène brûlant. Un gouffre où je me jette volontairement. Je savoure la tension insoutenable de nos corps proches, si proches que l'électricité statique fait crépiter l'espace entre nous.

Le contraste est une morsure. La froideur absolue de la paroi et la fournaise qui dévale mes cuisses. Un incendie que rien ne pourra éteindre une fois que nous aurons franchi le seuil de l'atmosphère. Je rejette la tête en arrière. Mes cheveux flottent comme une méduse de soie sombre. Je lâche un gémissement sourd. Il se perd dans le ronronnement des pompes à oxygène. C'est le cri d'une femme qui se sait condamnée à la gravité. Une âme déjà écorchée par la certitude que plus jamais, sur la terre ferme, sa peau ne connaîtra cette liberté insolente.

Je plonge mon regard dans le sien. Une dernière fois. J'ancre cette image au plus profond de ma mémoire pour les nuits de solitude à venir. Quand le sol semblera trop dur sous mes pas. Je vois sa main se crispier sur la rampe métallique. Les jointures sont blanches. C'est le dernier rempart avant que l'instinct ne l'emporte. Je souris, cruelle et souveraine, en sentant la première secousse de l'orgasme m'emporter. Elle me transforme en une impulsion lumineuse au contact du vide. Nous ne sommes plus

des astronautes. Nous sommes les derniers amants d'un monde qui n'existe plus. Deux points de lumière brûlant d'un feu noir avant la grande chute finale. Vers la poussière. Vers le poids.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Horizon des Corps : Sillage de Nacre et d'Étain"

Une œuvre écrite par Atelier Fusianima

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)